LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. PQ1247

Shelf .P7

UNITED STATES OF AMERICA.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE,

OU

L'INSTRUCTION

MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES,

PAR

MM. ARAGO, ARSENNE, AUBERT DE VITRY, A. BARBIÉ DUBOCAGE, BALLANCHE, E. DE BASSANO, BOBLAYE J.-P. DE BÉRANGER, S. BÉRARD, E. DE BEAUMONT, A. DE LA BORDE, H. BOULAY DE LA MEURTHE, F. BOISSARD, BORY DE SAINT-VINCENT, BRESCHET, BRIERRE DE BOISMONT, TH. BURETTE, CAUCHOIS-LEMAIRE, CHANUT, A. CHARDIN, CHATEAUBRIAND, J. CHEND, A. CHEVALIER, L. COUAILHAC, F. CUVIER, P.-J. DAVID, DARCET, DARTHENAY, E. DUCHATELET, CASIMIR DELAVIGNE, DESVAUX, ESTÈVE DEVILLE, DOCHEZ, FAZY, FERDINAND DENIS, DEGÉRANDO, DROUINEAU, CHARLES DUPIN, FLEURY, FRANÇAIS DE NANTES, GALLE, GASC, GAY-LUSSAC, GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, VICTOR HUGO, L'ABBÉ HUNKLER, HUOT, HUZARD, JOMARD, DE JOUY, ADRIEN ET LAURENT DE JUSSIEU, LAS-CASES, LECOMTE, LOURMAND, PH. LAURENT, DOMINIQUE E. VICTOR LENOIR, FRANCISQUE MICHEL, DE MIRBEL, E. DE MONGLAVE, ORFILA, LOUIS ET PAULIN PARIS, PARISOT, PIROLLE, DE PRONY, RÉAL, SAINTE-BEUVE, SAVAGNIER, B. SIMON, DE TOURREIL, TISSOT, VILLERMÉ, Mme WALDOR,

AJASSON DE GRANDSAGNE,

CHARGÉ DE LA DIRECTION,

ET

DEVILLE (PÈRE), Sous-Directeur.

NOMS DES FONDATEURS.

MM. le marquis Aguado (fondateur principal). — Ajasson de Grandsagne. — Baring. — Le duc de Bassano (pair de France). — Beaunier (inspecteur des mines). — S. Bérard (député). — Le comte Alexandre Delaborde (député). — H. Boulay de la Meurthe. — Boullay (memb. de l'acad. roy. de méd.) — Le marquis de Chateaugiron.—Chaulet (agent de change). — Le duc de Choiseul. — Collot (directeur de la Monnaie). — Darcet (de l'Institut). — P.-J. David (de l'Institut). — Duriez. — Duris-Dufresne. — Ambr. Firmin Didot. — Le comte Français de Nantes (pair de France). — Galle aîné. — Ganneron. — Gasc. — Gay-Lussac. — Jomard (de l'Institut). — J.-B. Laffitte. — Lemaire aîné (d'Angers). — Dominique Lenoir. — Letellier (inspecteur des ponts et chaussées). — Le duc de Liancourt. — Le comte de La Rochefoucauld.— Le général Mathieu Dumas (pair de France). — Odiot père. — Panckoucke.—Le baron de Prony (de l'Institut). — Le comte Réal (conseiller d'état à vie). — Le comte A. de Richebourg (pair de France). — Lord Seymour. — Le docteur C.-A. Teissier d'altroff. — Mlle Juliette de Villeneuve.

PROSATEURS

FRANÇAIS VIVANS,

Fragmens

EXTRAITS DES OUVRAGES

DE MM.

AMPÈRE, BALLANCHE, BALZAC, DE BARANTE, BARCHOUX-PENHOEN, Mme BELLOC, CAUCHOIS-LEMAIRE, CHATEAUBRIAND, COUSIN, CH. DIDIER, GERBET, GUIZOT, VICTOR HUGO, JULES JANIN, LAMENNAIS, L'HERMINIER, MÉRIMÉE, MICHAUD, MICHELET, MIGNET, CH. NODIER, A. PICHOT, EDGAR QUINET, SAINTE-BEUVE, G. SAND (Mme A.-D.), DE SÉGUR, DE SENANCOURT, THIERS, AUGUSTIN THIERRY, ALFRED DE VIGNY, VILLEMAIN, L. VITET.

410

PARIS,

RUE ET PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 30.

1833.

PQ1247
.P7

IMPRIMERIE DE DEMONVILLE,
RUE CHRISTINE, N° 2.

PROSATEURS

FRANÇAIS.

RÉNÉ, fragment.

C'était donc bien vainement que j'avais espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance.

Ma sœur, par une conduite inexplicable, semblait se plaire à augmenter mon ennui ; elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptais l'aller rejoindre ; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu où l'appelleraient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité !

Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon ame, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher ; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on deman-

dait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante; inconnu, je me mêlais à la foule, vaste désert d'hommes!

Souvent assis dans une église peu fréquentée, je passais des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein; et les sourdes clameurs qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et les orages du monde qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme! Ah! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son ame à la fontaine de vie? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste?

Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeais que sous tant de toits habités je n'avais pas un ami. Au

milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas! chaque heure dans la société ouvre un tombeau et fait couler des larmes.

Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas; mais je crus tout-à-coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde.

On m'accuse d'avoir des goûts inconstans, de ne pouvoir jouir long-temps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre: hélas! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute si je trouve partout les bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentimens de la vie: et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parens, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également

troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence; je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassais dans les vents; je croyais l'entendre dans les gémissemens du fleuve; tout était ce fantôme imaginaire : et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes. Un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels! ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais! voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre! et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ces chants mélancoliques qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste,

lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts : qu'il fallait peu de choses à ma rêverie! Une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher solitaire, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait, je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire : Homme! la saison de ta migration n'est pas encore venue, attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande.

CHATEAUBRIAND. (*Réné.*)

LES FRANCKS.

En l'année 532, Thiode-rike (Théodoric), l'un des fils et des successeurs de Hlode-wig (Clovis), dit à ceux des guerriers franks qu'il commandait : « Suivez-moi jusqu'en Auvergne, et je vous ferai entrer dans un pays où vous prendrez de l'or et de l'argent autant que vous en pouvez désirer; où vous enleverez, en abondance, des troupeaux, des esclaves et des vêtemens.... » Les Franks prirent leurs armes, et, passant de nouveau la Loire, ils s'avancèrent sur le territoire des *Bitu-*

riges et des *Arvernes*. Ceux-ci payèrent alors avec usure la résistance qu'ils avaient osé faire à la première invasion. Tout fut dévasté chez eux : les églises et les monastères étaient rasés jusqu'aux fondemens ; les jeunes gens et les jeunes femmes étaient traînés, les mains liées, à la suite du bagage, pour être vendus comme esclaves. Les habitans de cette malheureuse contrée périrent en grand nombre ou furent ruinés par le pillage. « Rien ne leur fut laissé de ce qu'ils possédaient, dit une ancienne chronique, si ce n'est la terre seule, que les barbares ne pouvaient pas emporter. »

Telles étaient les relations de voisinage qu'entretenaient les Franks avec les populations gauloises restées en dehors de leurs limites. Leur conduite à l'égard des indigènes des provinces septentrionales n'était guère moins hostile. Lorsqu'en l'année 584, Hilpe-rik (Chilpéric) fils de Hlodeher (Clotaire), voulut envoyer sa fille en mariage au roi des West-Goths, ou Visigoths, établis en Espagne, il vint à Paris, et fit enlever des maisons qui appartenaient au fisc un grand nombre d'hommes et de femmes, qu'on entassa dans des chariots pour accompagner et servir la fiancée. Ceux qui refusaient de partir et pleuraient étaient mis en prison : plusieurs s'y étranglèrent par désespoir. Beaucoup de gens, des meilleures familles, enrôlés de force dans ce cortége, firent leur testament, et donnèrent leurs biens aux églises. « Le fils, dit un contemporain, était séparé de son père, et la mère de sa fille ; ils partaient en sanglottant et en prononçant de grandes malédictions : tant de personnes étaient en larmes dans Paris, que cela pouvait se comparer à la désolation de l'Egypte. »

Dans leurs infortunes domestiques les rois des Franks éprouvaient quelquefois des remords et tremblaient du mal qu'ils avaient fait. Fredegunde, femme de ce Hil-perik que je viens de nommer, voyant mourir ses fils l'un après l'autre, s'écriait :

« Ce qui les tue, ce sont les larmes des pauvres, les plaintes des veuves et les soupirs des orphelins. Nous amassons et nous thésaurisons sans savoir pour qui. Voilà que nos trésors restent sans possesseurs, mais pleins de rapines et de malédictions. N'hésitons pas à brûler tous ces rôles qui servent à lever des impôts injustes... » Mais ce repentir d'un moment cédait bientôt à l'amour des richesses, la plus violente passion des Franks.

Leurs incursions dans le midi de la Gaule recommencèrent aussitôt que ce pays, relevé de sa terreur et de ses défaites, n'admit plus leurs garnisons ni leurs collecteurs d'impôts. Karl (Charles Martel), à qui la terreur de ses armes faisait donner le nom de *Marteau*, fit une course jusqu'à Marseille; il s'empara de Lyon, d'Arles et de Vienne, et emporta un immense butin sur le territoire des Franks. Quand ce même Karl, pour assurer ses frontières, alla combattre les Sarrasins dans l'Aquitaine, il mit à feu et à sang tout le pays; il brûla Béziers, Agde et Nîmes : les arènes de cette ville portent encore les traces de l'incendie. A la mort de Karl, ses deux fils Karle-Mann et Pippin (Pépin), continuèrent la grande entreprise de remettre sous le joug des Franks les habitans du midi, auxquels on donnait encore le nom de *Romains*. En 742, leur armée passa la Loire à Orléans, se porta sur Bourges, et dévasta le pays jusqu'au château de Loches, et se partagea sur les lieux les dépouilles des vaincus et les hommes eux-mêmes qu'elle emmena pour les vendre. Dans l'année 761, Pippin, devenu roi des Franks, convoqua sur les bords de la Loire leur grande assemblée annuelle; ils s'y rendirent avec armes et bagages, passèrent le fleuve, et ravagèrent l'Aquitaine jusqu'à la contrée des Arvernes, où ils brûlèrent la ville forte de Clermont, faisant périr dans l'incendie une foule d'hommes, de femmes et d'enfans. La principale cité des Arvernes fut prise d'assaut, et les Franks, selon leur coutume, pillèrent tout ce qui pouvait s'empor-

ter. L'année suivante, ils vinrent encore, autour de Bourges, enlever des chevaux et des hommes. En 765, ils étendirent leurs excursions jusqu'à Limoges; en 766, ils poussèrent jusqu'à Agen, détruisant les vignes et les arbres, incendiant et pillant les maisons. Après ce ravage de l'Aquitaine entière, ils repartirent pour leur pays. « Pleins de joie, comme disent les chroniques, et louant Dieu qui les avait guidés dans cette heureuse expédition. »

Ainsi la Gaule méridionale fut, pour les fils des Franks, ce que toute la Gaule avait été pour leurs pères, une contrée dont la richesse et le ciel les attiraient incessamment, et qui les revoyait revenir en ennemis, sitôt qu'elle ne leur achetait plus la paix. Karl, fils de Pippin, à qui nous donnons, d'après les romans du moyen âge, le nom bizarre de *Charlemagne,* porta jusqu'aux Pyrénées les dévastations que son père n'avait pu étendre au-delà des confins de l'Aquitaine. Il réunit la Gaule entière et plusieurs des pays voisins, sous une domination militaire qu'il s'efforça de régulariser pour la rendre durable, mais dont le démembrement commença presque aussitôt après sa mort. Alors tous les pays réunis de force à l'empire des Franks, et sur lesquels, par suite de cette réunion, s'était étendu le nom de France, firent des efforts inouis pour reconquérir leurs anciens noms. De toutes les provinces gauloises, il n'y eut que celles du midi qui réussirent dans cette grande entreprise; et après les guerres d'insurrection qui, sous les fils de Karl-le-Grand, succédèrent aux guerres de conquêtes, on vit l'Aquitaine et la Provence devenir des états distincts. On vit même reparaître dans les provinces du sud-est le vieux nom de *Gaule,* qui avait péri pour jamais au nord de la Loire. Les chefs du nouveau royaume d'Arles, qui s'étendait jusqu'au Jura et aux Alpes, prirent le titre de roi de la Gaule, par opposition aux rois de la France.

Le territoire dont la population conserva ainsi le

nom de Française, avouant ou sa descendance des envahisseurs franks, ou sa sujétion à l'égard de leurs fils, ne s'étendait, au commencement du treizième siècle, que jusqu'à la Vienne et l'Isère. Là se trouvaient les dernières limites de la suzeraineté des rois de France, ainsi que celles du dialecte roman qu'on parlait à leur cour depuis l'extinction entière de l'idiome teutonique. Tout le pays au sud de ces rivières, formant plus du tiers de la Gaule, portait les noms de Guyenne et de Provence, et l'on y parlait le dialecte plus sonore et plus accentué, où l'on disait *oc* et *no*, au lieu de *ouy* et *nenny*. Les habitans de ces contrées nourrissaient, contre les Français bien moins civilisés qu'eux, une antipathie nationale; ils les accusaient de mauvaise foi et de grossiéreté; ils trouvaient que leur langage, que cette belle langue française, comme nous disons aujourd'hui, ressemblait à l'aboiement des chiens; de leur côté, les descendans des Franks regardaient toujours, avec un œil de convoitise, les grandes villes et les riches campagnes du midi. Leurs rois ne renonçaient point à la prétention de devenir maîtres de toute la Gaule, comme l'avait été Karl-le-Grand, et de planter la bannière aux fleurs de lis sur le sommet des Pyrénées. La croisade, prêchée par l'église contre les hérétiques albigeois, fournit à ces rois l'occasion de renouveler les conquêtes de leurs prédécesseurs; ils la saisirent avidement et surent la mettre à profit. Cette guerre, dont les suites politiques furent immenses, rattacha pour jamais au royaume de France les rivages de la Méditerranée, où Philippe-Auguste, s'embarquant pour la Terre Sainte, n'avait pu trouver un seul port qui le reçût en ami. Ainsi commença la grande réunion territoriale accomplie aujourd'hui, mais que deux conquêtes successives, sous les deux premières dynasties, n'avaient pu opérer d'une manière durable.

AUGUSTIN THIERRY.

(*Lettres sur l'Histoire des Francs.*)

HISTOIRE DE JOB.

On ne sait pas si cette histoire a été racontée par le grand législateur des Hébreux aux prêtres de l'Egypte, ou s'il la tenait d'eux; on est certain seulement qu'elle est de la plus haute antiquité, et qu'elle remonte au-delà du temps où Israël, échappé à la maison de servitude, traversa le désert. Les poètes des danses sacrées ont presque tous traité ce sujet; ils l'ont regardé comme une des premières révélations de l'immortalité de l'ame.

Quoi qu'il en soit, les Arabes ont conservé la mémoire d'un homme, qui a connu toutes les douceurs et toutes les misères de la condition humaine. Il était du pays de Hutz, et vivait dans l'abondance. Mais la prospérité ne peut pas être durable; un nuage de maux creva sur le juste; l'homme ne saurait trouver son contentement dans les biens de la terre, car ces biens sont périssables : son cœur veut d'autres plaisirs et d'autres joies. Néanmoins, sans les jours d'épreuves, l'homme deviendrait mauvais, et voudrait être indépendant de son créateur. La doctrine de l'immortalité de l'âme sort donc de cette triste hypothèse, l'insuffisance des biens de ce monde et leur instabilité. Mais il fallait, pour tirer un enseignement de l'histoire de Job, que Job fût resté irréprochable : l'adversité devait lui faire connaître les doutes et le découragement qui tiennent de la fragilité humaine, et non point les remords de la conscience. Ceux qui ont chanté les grandeurs et les misères de Job n'ont pu être étrangers à cette énergie morale dont fut animée toute la vie du patriarche. Ils l'ont tous fait passer avec plus ou moins de fruit dans leurs chants inspirés; la différence entre eux n'est que dans l'expression.

Je m'en tiendrai donc au plus ancien de tous.

. . . . . .

L'abondance dans laquelle Job passait sa noble vie

surpasse tout ce que l'on peut imaginer. Il était simple pasteur, mais l'immensité de ses domaines et de ses troupeaux, mais les prospérités de sa florissante famille le faisaient considérer à l'égal d'un roi : on le nommait le roi d'Idumée, et les peuples s'en remettaient à l'équité de ses jugemens. Il était simple pasteur, et cependant on croyait que des reines de l'Orient l'avaient nourri de leur lait, l'avaient élevé sur leurs genoux; que des rois savans furent ses pédagogues; qu'il eut des princes pour serviteurs, des princesses pour servantes; il avait appris la vertu dans le livre des justes, la sagesse dans le livre des proverbes, le courage dans le livre des guerres du Seigneur. Ses amis étaient des dieux de la terre. Voici leurs noms : Eliphas, roi des Thémanites; Bildad, roi des Scuhites; Tsophar, roi des Nahamitites; Elihu, fils de Barachel; Busite, de la famille de Ram, race éclatante parmi les races humaines. Ainsi nul n'eut d'abord des amis plus puissans et plus nombreux, et nul ensuite ne fut plus délaissé.

Les habitans du pays de Hutz le regardaient avec jalousie, et il leur disait: Vous êtes des insensés, car je ne jouis de ces grandes richesses que pour vous en faire part, je répands l'abondance parmi vous. Les esclaves que j'achète vivent heureux et tranquilles; et vous, quand vos troupeaux périssent, je vous en donne de nouveaux. Si vos moissons ne suffisent pas à votre nourriture, mes greniers vous sont ouverts. Si les Sabéens ou les Chaldéens vous pillent, je vous rends ce qu'ils vous ont pris, lorsque mes serviteurs n'ont pas su vous défendre. Qu'avez-vous donc à demander? et mes richesses que sont-elles? Mes troupeaux ne peuvent-ils pas périr aussi? Le feu du ciel ne peut-il pas brûler mes granges et mes greniers? Si les Sabéens et les Chaldéens venaient en troupes plus nombreuses, où trouverai-je des forces pour vous défendre, pour me défendre moi-même? Mes enfans sont sujets à la mort comme les vôtres, et moi je suis soumis aux infirmités,

à la vieillesse, à la mort aussi bien que le plus indigent d'entre vous. Au reste, qu'importent les biens et les maux? n'y a-t-il pas une autre vie? Accomplissons la justice, selon notre lieu, selon notre capacité. Dites, lorsque je suis assis sur mon tribunal comme un juge ou comme un roi, lorsque je marche au milieu de vous dans mon opulence, avez-vous à vous plaindre de moi? ai-je chassé le voyageur de mon foyer? ai-je banni le misérable de ma présence? la prière a-t-elle trouvé mes oreilles insensibles? mes paroles ont-elles été dures ou menaçantes?

« Pourquoi », murmuraient les indigens, « pourquoi cette inégale dispensation des biens de la terre?» Dieu a voulu, répondait Job, que les uns méritassent en donnant, et que les autres méritassent en recevant, mais toujours les bienfaits viennent de lui, et c'est lui aussi qui rend la justice aux peuples.

Un jour Job entra dans la maison d'une veuve qui poussait vers le ciel des cris douloureux; sa fille venait de mourir : déjà le linceul funèbre était jeté sur le corps de la vierge. Femme, dit le juste, vous poussez des hurlemens comme si votre fille n'était plus! Dieu! s'écrie la veuve, la vie subsisterait-elle encore dans la vierge que j'ai enfantée avec douleur, et que j'ai nourrie de mon lait? Oui, répond Job, mais c'est la vie immortelle. Femme, n'as-tu jamais vu la chenille qui rampe, lorsqu'elle est près de mourir, se construire elle-même un tombeau formé de réseaux de soie? n'as-tu jamais pénétré au travers des légers tissus, semblables à un or ductile, pour y voir la momie de la chenille, qui naguère se traînait sur l'herbe, et qui rongeait les feuilles des arbres? n'as-tu pas vu ensuite cette momie, plongée dans le sommeil de la mort, se débarrasser de ses langes, s'ouvrir son tombeau, revêtir des ailes diaprées, et se jouer sous le soleil? La chenille est un emblême que Dieu nous a envoyé : naguère elle se traînait sur l'herbe, et rongeait les feuilles des arbres; maintenant elle vole dans l'air, et se nourrit du parfum des fleurs.

A ces mots, il soulève le linceul : Femme, dit-il, ose regarder ce visage, et dis-moi si déjà il ne rayonne pas d'immortalité. Regarde si tu ne vois pas un noble sourire sur ses lèvres, et si ces paupières, doucement fermées, n'annoncent pas une ame qui s'occupe en silence de hautes pensées; oui, ce sont les pensées nouvelles de l'autre vie. Regarde ce front, explique-moi ce que veut dire ce calme solennel. L'ame de ta fille marque les dernières traces de son passage sur ce beau marbre blanc qu'elle a vivifié un instant, et elle s'est envolée vers le séjour éternel. Femme, réjouis-toi, les habitans du séjour éternel te glorifient, parce que tu leur as donné une céleste compagne.

La veuve désolée considérait avec étonnement sa fille; et, en considérant ce beau visage de la vierge, elle conçut la grande pensée de l'immortalité de l'ame; elle dit à Job : Je te remercie. Je pleurerai l'absence de ma fille; je soupirerai après l'instant où je la retrouverai; je ne pleurerai plus sa mort. Mais, homme de Dieu, dis-tu vrai? l'ame est-elle immortelle? Femme, s'écrie Job, as-tu vu la prospérité du méchant? Oui, répond la veuve, et j'ai accusé la justice de Dieu. L'époux qui m'a été donné dans la joie m'a été ravi dans la détresse. Ma fille, tendre objet d'amour et de pitié, n'a point crû sous le soleil de la patrie; elle n'a jamais vu les fêtes du sol natal. C'est une plante étrangère qui s'est épanouie à regret pour se flétrir aussitôt; et cependant notre héritage est dévoré par des gens qui savourent les fruits de notre terre, qui font des noces fortunées, et qui mourront pleins de jours. Eh bien! reprend le juste, sache que l'ame est immortelle, et tout sera expliqué. Ah! j'en jure les merveilles de la création, j'en jure la grandeur et la bonté de Dieu, j'en jure la pensée humaine, j'en jure les douleurs et les affections de l'homme, l'ame est immortelle.

Pendant qu'il parlait, une lueur divine illuminait

ses yeux, la persuasion sortait de ses lèvres; la Sunamite pleura de nouveau, et fut de nouveau consolée.

Le patriarche ne se borna point à enseigner à la veuve affligée comment se faisait la restitution de l'être, prodige insondable de la puissance infinie, il ne se borna point à montrer partout, dans la nature, le phénix renaissant de ses cendres, et l'intelligence échappant à la corruption qui atteint les corps; il voulut faire connaître à la triste Sunamite la destinée des méchans. Car, disait-elle avec amertume, si l'intelligence doit échapper à la destruction, l'ame des méchans est immortelle comme celle des bons. Oui, répondait Job, mais sans entrer dans tous les secrets de la justice éternelle, nous en savons assez pour croire à des purifications mesurées, selon le besoin des âmes. Doctrine des peines et des récompenses, décret immuable pour la réhabilitation de l'essence humaine, vous fûtes expliqués à la pauvre Sunamite, qui pleura de nouveau, et fut de nouveau consolée.

Ainsi Job passait sa vie à faire du bien; mais Dieu voulut éprouver le juste. Il voulut avoir des entretiens avec lui, au sein de la douleur et de la misère, parce que d'ordinaire les hommes n'aiment pas à converser avec Dieu lorsqu'ils sont dans l'enivrement de la prospérité. Job ne savait pas les desseins de son créateur, mais il éprouvait qu'une vanité infinie gissait dans l'abondance de tant de biens. Il était effrayé de la fécondité de ses troupeaux, de la fertilité de ses champs. Aurai-je donc offensé le Seigneur, disait-il, puisqu'il refuse de me visiter? Il n'y a point d'affliction en moi, et je sens d'autant plus la fragilité de tant de biens, car ces biens ne peuvent me satisfaire. C'est une grande affliction, la plus grande de toutes, que celle de n'avoir rien à désirer, et cependant de désirer toujours. C'est une immense tristesse qu'une tristesse sans objet. Les vœux de Job furent trop accomplis.

BALLANCHE. (*Orphée.*)

FRAGMENT.

On a comparé souvent l'impression mélancolique que produisent sur nous les bibliothèques où sont entassées les travaux de tant de générations défuntes, à l'effet d'un cimetière peuplé de tombes. Cela ne nous a jamais semblé plus vrai que lorsqu'on y entre, non avec une curiosité vague ou un labeur trop empressé, mais guidé par une intention particulière d'honorer quelque nom choisi, et par un acte de piété studieux à accomplir envers une mémoire. Si pourtant l'objet de notre étude ce jour-là, et en quelque sorte de notre dévotion, est un de ces morts fameux et si rares, dont la parole remplit les temps, l'effet ne saurait être ce que nous disons ; l'autel alors nous apparaît trop lumineux, il s'en échappe incessamment un puissant éclat qui chasse bien loin la langueur des regrets, et ne rappelle que des idées de durée et de vie. La médiocrité non plus n'est guère propre à faire naître en nous un sentiment d'espèce si délicate ; l'impression qu'elle cause n'a rien que de stérile, et ressemble à de la fatigue ou à de la pitié ; mais ce qui nous donne à songer plus particulièrement, et ce qui suggère à notre esprit mille pensées d'une morale pénétrante, c'est quand il s'agit d'un de ces hommes en partie célèbres et en partie oubliés, dans la mémoire desquels, pour ainsi dire, la lumière et l'ombre se joignent ; dont quelques productions, toujours debout, reçoivent encore un vif rayon, qui semble mieux éclairer la poussière et l'obscurité de tout le reste ; c'est quand nous touchons à l'une de ces renommées recommandables et jadis brillantes, comme il s'en est vu beaucoup sur la terre, belles aujourd'hui dans leur silence de la beauté d'un cloître qui tombe, et à demi-couchées, désertes et en ruine. Or, à part un très-petit nombre de noms grandioses et fortunés, qui, par l'à propos de leur venue, l'étoile constante de leurs destins, et aussi l'immensité des choses humaines et

divines qu'ils ont les premiers reproduites glorieusement, conservent ce privilége éternel de ne pas vieillir; ce sort un peu sombre, mais fatal, est commun à tout ce qui porte dans l'ordre des lettres le titre de talent et même celui de génie. Les admirations contemporaines, les plus unanimes et les mieux méritées, ne peuvent rien contre; la résignation la plus humble comme la plus opiniâtre résistance, ne hâte ni ne retarde ce moment inévitable, où le grand poète, le grand écrivain entre dans la postérité, c'est-à-dire où les générations, dont il fut le charme et l'ame, cédant la scène à d'autres, lui-même il passe, de la bouche ardente et confuse des hommes, à l'indifférence, non pas ingrate, mais respectueuse, qui le plus souvent, est la dernière consécration des monumens accomplis. Sans doute quelques pélerins du génie, comme Byron les appelle, viennent encore, et jusqu'à la fin se succéderont à l'entour; mais la société en masse s'est portée ailleurs et fréquente d'autres lieux. Une bien forte part de la gloire de Walter-Scott et de Châteaubriand plonge déja dans l'ombre; ce sentiment qui, ainsi que nous le disons, n'est pas sans tristesse, soit qu'on l'éprouve pour soi-même, soit qu'on l'applique à d'autres, nous devons tâcher du moins qu'il nous laisse sans amertume. Il n'a rien, à le bien prendre, qui soit capable d'irriter ou de décourager; c'est un des mille côtés de la loi universelle): ne nous y appesantissons jamais que pour combattre en nous l'amour du bruit, l'exagération de notre importance, l'enivrement de nos œuvres; prémunis par là contre bien des agitations insensées, sachons nous tenir à un calme grave, à une habitude réfléchie et naturelle qui nous fasse tout goûter selon la mesure; nous permette une justice clairvoyante, dégagée des préoccupations superbes, et en sauvant nos productions sincères des changeantes saillies du jour et des jargons bigarrés qui passent, nous établisse dans la situation intime la meilleure pour y épancher le plus de ces

vérités réelles, de ces beautés simples, de ces sentimens humains, bien ménagés, dont, sous des formes plus ou moins neuves et durables, les âges futurs verront se confirmer à chaque épreuve l'éternelle jeunesse.

SAINTE-BEUVE. (*Critiques et Portraits littéraires.*)

HANNIBAL.

Cependant les Romains, qui croyaient encore Hannibal aux Pyrénées, apprennent qu'il est sur le Rhône. Le consul P.Cornelius Scipion débarque en hâte à Marseille, et envoie à la découverte trois cents cavaliers, guidés par des Marseillais. Hannibal avait dans le même but détaché cinq cents Numides. Les Italiens eurent l'avantage, et en présagèrent l'heureuse issue de la guerre. Hannibal, d'après le conseil des Boïes d'Italie qui lui avaient envoyé un de leurs rois, se décida à éviter l'armée romaine, pour passer les Alpes avant que la saison ne les rendît impraticables, et il remonta le Rhône pendant quatre jours jusqu'à la hauteur de l'Isère.

Lorsque l'on entre dans ce froid et triste vestibule des Alpes, que les anciens appelaient pays des Allobroges, et dont fait partie la pauvre Savoie, on est frappé de voir tout diminuer. de taille et de force, les arbres, les hommes, les troupeaux; la nature semble se resserrer et s'engourdir, comme à l'approche de l'hiver; elle est long-temps chétive et laide avant de devenir imposante et terrible. Comme il allait du Rhône à ces montagnes, Hannibal fut pris pour arbitre entre deux frères qui se disputaient la royauté; il décida pour l'aîné, conformément à l'avis des vieillards de la nation, et reçut de son nouvel ami les vêtemens dont ses Africains allaient avoir si grand besoin.

Enfin l'on découvrit les glaciers au-dessus des noirs sapins. On était à la fin d'octobre, et déjà les chemins avaient disparu sous la neige. Quand les hommes du

midi aperçurent cette épouvantable désolation de l'hiver, leur courage tomba. Hannibal leur demandait s'ils croyaient qu'il y eût des terres qui touchassent le ciel? Si les députés des Boïes d'Italie, qui étaient dans leur camp, avaient pris des ailes pour passer les Alpes? Si autrefois les Gaulois n'avaient pas franchi les mêmes montagnes avec des femmes et des enfans?

Pour comble de terreur, on voyait les pics couverts de montagnards, qui attendaient l'armée pour l'écraser. Nul autre passage; d'un côté des roches escarpées, de l'autre des précipices sans fond. Hannibal dressa son camp, et ayant appris que les montagnards se retiraient la nuit dans leurs villages, il passa avant le jour dans le plus profond silence, et occupa, avec des troupes légères, les hauteurs qu'ils avaient quittées. Le reste de l'armée n'en fut pas moins attaqué. Les barbares, habitués à se jouer des pentes les plus rapides, y jetèrent un affreux désordre, et par leurs traits et par leurs cris sauvages qui se répétaient d'échos en échos; les chevaux se cabraient, les hommes glissaient; tous se heurtaient, s'entraînaient les uns les autres. Les soldats, les chevaux, les conducteurs, les bêtes de somme, roulaient dans les abîmes. Hannibal fut obligé de descendre pour balayer les montagnards.

Plus loin, les députés d'une peuplade nombreuse viennent à sa rencontre, et lui offrent des vivres, des guides, des ôtages. Hannibal feint de se confier à eux, et n'en prend que plus de précautions. En effet, lorsqu'il arrive à un chemin étroit que dominaient les escarpemens d'une haute montagne, les barbares l'attaquent de tous les côtés à la fois, coupent l'armée, et parviennent à isoler, pour une nuit entière, la cavalerie et les bagages. Moins inquiété désormais, Hannibal parvint au bout de neuf jours au sommet des Alpes.

Après y avoir campé deux jours, Hannibal se mit à la tête de l'armée, et, parvenu à une sorte de promon-

toire, d'où la perspective était immense, il fit faire halte à ses soldats; il leur montra l'Italie et le magnifique bassin du Pô et des Alpes: « En franchissant les remparts de l'Italie, leur dit-il, ce sont les murs même de Rome que vous escaladez », et il leur montrait du doigt, dans le lointain, le côté où devait être Rome. Je ne puis m'empêcher de citer, à côté des paroles d'Hannibal, celles qu'une situation analogue inspira au plus grand général des temps modernes.

« Ce fut un spectacle sublime que l'arrivée de l'armée française sur les hauteurs de Montezemoto; de là se découvraient les immenses et fertiles plaines du Piémont. Le Pô, le Tanaro, et une foule d'autres rivières, serpentaient au loin. Une ceinture blanche de neige et de glace, d'une prodigieuse élévation, cernait à l'horizon ce riche bassin de la terre promise. Ces gigantesques barrières, qui paraissent les limites d'un autre monde, que la nature s'était plu à rendre si formidables, auxquelles l'art n'avait rien épargné, venaient de tomber comme par enchantement. Hannibal a forcé les Alpes, dit le général français, en fixant ses regards sur ces montagnes; nous, nous les aurons tournées. »

Le revers italique des Alpes se trouva beaucoup plus roide et plus court que l'autre, ce n'était que des rampes étroites et glissantes, qu'on osait à peine descendre en tâtonnant du pied et s'accrochant aux broussailles. Tout à coup on se trouva arrêté par un éboulement de terre qui avait formé un précipice de mille pieds. Il n'y avait pas moyen d'avancer ni de reculer; il était tombé de nouvelles neiges sur celles de l'hiver précédent. La première, foulée par tant d'hommes, fondait sur l'autre, et formait un verglas; les hommes ne pouvaient se soutenir, les bêtes de somme brisaient la glace, et y restaient engagées comme dans un piége. Il fallut tailler un chemin dans le roc vif, en employant le fer et le feu.

Il descendit ainsi en Italie, cinq mois après son départ de Carthagène. Le seul passage des Alpes lui avait coûté quinze jours. Son armée était réduite à vingt-six mille hommes; savoir, huit mille fantassins espagnols, douze mille Africains, et six mille cavaliers, la plupart Numides; il fit graver cette énumération sur une colonne près du promontoire Lacinien. Ce petit nombre d'hommes était dans un état de maigreur et de délabrement hideux; les éléphans et les chevaux avaient tant pâti de la faim qu'ils ne pouvaient se soutenir. Il en avait, dit-il lui-même à l'historien Cencius, son prisonnier, perdu trente-six mille, depuis le passage du Rhône jusqu'à son arrivée en Italie.

Quand on compare cette poignée d'hommes qui lui restaient aux forces que Rome pouvait alors lui opposer, l'entreprise d'Hannibal semble plus audacieuse que celle d'Alexandre. Nous avons, dans Polybe, liv. II, l'énumération des troupes que les différens peuples de l'Italie tenaient à la disposition des Romains sept ans auparavant, lorsque l'on s'attendait à une invasion générale des Gaulois.

Les registres envoyés au sénat portaient quatre-vingt mille hommes de pied et cinq mille chevaux, parmi les Latins; chez les Samnites, soixante-dix mille fantassins et sept mille chevaux. Les Iapyges et les Mésapyges fournissaient cinquante mille fantassins et seize mille cavaliers; les Lucaniens, trente mille hommes de pied et trois mille chevaux; les Marses, les Marrucins, les Frentans, les Vestins, vingt mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Dans la Sicile et à Tarente, il y avait deux légions, composées chacune de quatre mille deux cents hommes de pied et de deux cents chevaux. Les Romains et les Campaniens faisaient ensemble deux cent cinquante mille hommes d'infanterie et vingt-trois mille cavaliers. L'armée campée devant Rome était de plus de cent cinquante mille hommes de pied et de six mille

chevaux. De plus, on tenait prêt, de peur d'être surpris, un corps d'armée de vingt mille piétons romains et de quinze cents chevaux, de vingt mille piétons des alliés et de deux mille hommes de cavalerie; en sorte que ceux qui pouvaient porter les armes, tant parmi les Romains que parmi les alliés, s'élevaient à sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille cavaliers.

Il faut avouer que tous ces peuples, disposés à se lever en masse pour repousser l'invasion des Gaulois, ne l'étaient point également à combattre Hannibal, qui se présentait comme le libérateur de l'Italie.

Le premier plan du sénat avait été de porter la guerre en Afrique, d'envoyer une seconde armée en Espagne, une troisième dans la Gaule cisalpine. La célébrité d'Hannibal obligea Rome de rappeler la première armée de Sicile. Les Boïes et les Insubres (Bologne, Milan), poussés à bout par la fondation des deux nouvelles colonies de Plaisance et de Crémone, jetées entre eux sur le cours du Pô, avaient battu le préteur Manlius dans une forêt près de Mutine (Modène); ils se trouvèrent avoir conquis eux-mêmes cette indépendance qu'ils n'avaient espéré recouvrer qu'en appelant Hannibal.

Aussi lorsque celui-ci descendit des Alpes avec une armée exténuée de faim et de fatigue, aucun de ses alliés ne vint à sa rencontre pour lui donner des renforts ou des vivres. Les premiers Gaulois qu'il rencontra furent les Taurins, ennemis des Insubres. Il prit et saccagea leur principale bourgade, pour essayer de jeter la terreur dans l'esprit des Gaulois : rien ne bougeait encore, et l'armée romaine était arrivée sous la conduite de Scipion. Hannibal, au lieu de dissimuler aux siens le danger de leur situation, la leur découvrit tout entière. Il range l'armée en cercle, fait amener quelques jeunes montagnards prisonniers, qu'il avait fait à dessein souffrir de la faim et meurtrir de coups. Il fait placer devant eux des armes

pareilles à celles dont leurs rois se servaient dans les combats singuliers, des chevaux, de riches saïes gauloises, et il leur propose de combattre entre eux pour disputer ces prix : « Les vainqueurs seront libres, et les vaincus se trouveront aussi affranchis par la mort.» Tous bondirent de joie et coururent aux armes. Hannibal se tourne alors vers les siens : « Vous avez vu, dit-il, votre propre image enfermée entre le Pô, les Alpes et les deux mers, il vous faut combattre. Vous savez le chemin que vous avez fait depuis Carthagène ; tant de combats, de montagnes et de fleuves ! Qui serait assez stupide pour espérer qu'en fuyant il reverrait sa patrie ? Jusqu'ici, parcourant les déserts de la Celtibérie et de la Lusitanie, vous n'avez guère eu d'autre butin que des troupeaux. Ici le prix du combat, c'est la riche Italie, c'est Rome ; tout sera pour vous, corps et biens....» Et il leur promit de les établir, à leur choix, en Italie, en Espagne, ou en Afrique, de les faire même citoyens de Carthage s'ils le demandaient. Ce dernier mot, qui peut-être indiquait un grand projet d'Hannibal, était pour la cupidité des mercenaires le plus ardent aiguillon ; il prit alors une pierre, écrasa la tête d'un agneau, et s'écria : M'écrasent ainsi les dieux si je manque à mes promesses !...

MICHELET. (*Histoire romaine.*)

L'enfant apprend à aimer comme il apprend à parler. La tendresse de ses parens révèle à son âme, enveloppée d'abord dans les langes de la sensibilité physique, un ordre supérieur d'affection qui lui étaient inconnues : son cœur commence à s'éveiller au sourire de sa mère. L'usage général qui oblige, dans les demandes d'union conjugale, l'homme ou l'être fort, à manifester le premier son amour, a sa racine secrète dans la même loi, qui se reproduit non moins visiblement dans la société politique ; la crainte est le

premier sentiment que le pouvoir inspire; s'il veut l'amour, c'est lui qui doit commencer. Ainsi ce sentiment se propage de haut en bas, comme la vérité, et cet ordre qui règne sur le monde humain, se développe également dans une sphère plus élevée; la foi nous découvre divers chœurs d'intelligences qui, s'inclinant vers nous, préviennent notre amitié par une amitié céleste, et qui, subordonnées entre elles, forment une immense hiérarchie d'amour; on dirait que la création repose sur un plan incliné, de telle sorte que tous les êtres se penchent vers ceux qui sont au-dessous d'eux, pour les aimer et en être aimés, se passant ainsi les uns aux autres, comme de main en main, jusqu'au dernier rang, ce flambeau de la vie allumé dans les hauteurs des cieux, au sein de l'amour éternel.

L'abbé P. Gerbet. (*du Dogme générateur.*)

FRAGMENT.

Les philosophes qui admirent le dévoûment catholique, ressemblent aux Egyptiens qui bénissent les inondations du Nil, dont ils ignorent la source. « Peut-être, dit Voltaire, n'est-il rien de plus grand « sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat, « de la beauté, de la jeunesse, et souvent de la haute « naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas « de toutes les misères humaines, dont la vue est si « humiliante pour l'orgueil, et si révoltant pour « notre délicatesse. » Eh! sans doute; mais ne vous arrêtez pas au fait, cherchez-en l'explication. Croyez-vous que ces retraites soient inaccessibles aux ennuis, aux dégoûts, aux orages du cœur? que ce cœur humain, qui se fatigue de plaisirs, ne se fatigue jamais de sacrifices! Lorsqu'en parcourant ces salles lugubres ces anges songent qu'au lieu de cette vie douce et brillante qu'un seul mot leur rendrait, au lieu de

cette famille qui les rappelle, il faudra panser ces plaies étrangères, entendre ce râle des agonisans, ensevelir ces cadavres inconnus, non pas une semaine, un mois, mais trente ans, mais toujours ; croyez-vous que leur courage ne soit jamais près de succomber sous cet avenir ? Or, savez-vous ce qui le soutient dans ces défaillances, ou l'en préserve ? Vous l'ignorez, dites-vous : faites comme ceux qui ont voulu le savoir, demandez-le à elles-mêmes.

GERBET. (*du Dogme générateur.*)

LES DEUX DERNIERS STUARTS.

En 1783, M. Greathad, ami de Fox, voyageant en Italie, obtint une audience de Charles Edouard. Sa curiosité l'amena à lui demander le récit de son expédition en 1745. Le prince semblait d'abord ne répondre qu'avec peine à ses questions ; mais tout à coup, emporté par son récit même, et y retrouvant toute la chaleur de sa jeunesse, il entra dans une narration circonstanciée des principaux événemens. Ses yeux étincelaient, sa voix devenait de plus en plus énergique, et, quand il en fut à sa défaite, au péril de sa fuite, au dévouement des montagnards, son émotion fut telle qu'il tomba en convulsion sur le plancher. M. Greathad, alarmé, appela du secours. La jeune duchesse d'Albany accourut, et, voyant l'état de son père : « Ah ! monsieur, dit-elle, vous avez parlé de l'Ecosse ! »

Tel était ce prince qu'on aurait voulu faire passer pour insensible et égoïste. Il est un reproche sur lequel on a beaucoup appuyé encore. Charles Edouard s'abandonna, dit-on, en Italie, à la passion du vin. La vue d'un héros qui abdique sa dignité d'homme dans une brutale ivresse, inspire de bien tristes pensées sur l'humanité tout entière ; mais on a sans doute exagéré

cette accusation comme tant d'autres, et, en jetant le manteau des fils de Noé sur Charles Edouard, il est juste de rappeler qu'à l'époque où il vivait, l'ivresse était un vice de grand seigneur. Il avait vu en France les courtisans de Louis XV, et, en Angleterre, c'est depuis très-peu d'années que les princes et que les nobles imitent plus rarement dans leurs hôtels comme dans leurs clubs, les orgies de Henri V et de Falstaff.

Un simple mausolée fut élevé dans la cathédrale de Frascati à Charles Edouard, avec l'énonciation de son nom et de ses titres. Le cœur de Charles Edouard est à part dans une urne, sur laquelle on lit cette inscription en vers italiens, dont voici la traduction :

«Cette petite urne contient la froide cendre de Charles, fils de Jacques III, roi d'Angleterre. Qui lui a donné cette sépulture loin du royaume paternel? l'infidélité de son peuple, l'intégrité de sa foi.»

Le cardinal d'York avait renoncé, en entrant dans les ordres, à monter sur le trône d'Angleterre, et même à prendre le titre de roi; mais une médaille qu'il fit frapper à la mort de son frère exprima cette renonciation avec la réserve qu'un prince de l'Eglise devait faire naturellement pour le droit divin. Autour de son image, cette médaille porte ces mots: *Henricus Nonus Angliæ Rex* (Henri neuf, roi d'Angleterre), et sur le revers on voit une ville avec cette exergue : *Gratia Dei sed non voluntate hominum* (c'est-à-dire roi par la grâce de Dieu, mais non par la volonté des hommes). Ses dignités ecclésiastiques formaient une longue énumération. Il était cardinal, évêque d'Ostie, et de Velletri, évêque de Frascati, abbé d'Anchim et de Saint-Amand, en France, vice-chancelier de l'Eglise romaine, archiprêtre de la basilique du Vatican, etc. etc. Il avait le privilége de monter au Vatican dans sa chaise à porteur. On vantait ses mœurs douces; on le vit toujours protéger avec zèle tous les voyageurs anglais en Italie, et exercer envers tous une bienveillante hospitalité. Comme son père et son aïeul, il

semblait toujours prêt à remercier Dieu de lui avoir fait perdre trois royaumes, si c'était pour le rendre meilleur; mais sa piété était éclairée sans superstition. S'il avait pu conserver au fond du cœur quelque amertume contre les rois qui avaient abandonné sa famille, il vécut assez long-temps pour voir les enfans de ces souverains aussi malheureux que le furent ses ancêtres; lui-même il ne fut pas à l'abri de ces nouvelles tempêtes politiques qui bouleversèrent l'Europe. Il perdit, en 1793, une pension que lui faisait l'Espagne et les revenus de ses abbayes en France.

Une démocratie, bien autrement terrible au catholicisme que celle des têtes rondes, vint à Rome même, couverte du sang d'un autre Charles Ier, arracher des mains du successeur de Saint-Pierre les vaines foudres du Vatican.

Le cardinal d'York, pour secourir Pie VI dans sa détresse, vendit les joyaux de sa famille, et entre autres un rubis estimé 50,000 louis. Bientôt expulsé comme tous les autres cardinaux, il se réfugia à Venise en 1798, infirme et pauvre, subissant une double humiliation comme fils de roi et comme prince de l'Eglise. Il vit enfin un autre Cromwell s'élever plus haut que le premier, et rendre la paix à Rome chrétienne, forcée de consacrer sa grandeur.

De retour à Rome en 1801, le cardinal d'York consentit à recevoir une pension annuelle de 4,000 livres sterling du roi Georges, comme porteur des titres de Marie d'Este, femme de Jacques II, à qui le parlement anglais avait reconnu une dot de 58,000 livres sterling, garanties par le traité de Ryswick. En reconnaissance du paiement de cette dette, que l'usurpation eût pu lui contester, il fit son légataire le gouvernement anglais. Sa mort eut lieu en 1807. Il était le doyen du sacré collége, et âgé de quatre-vingt-deux ans. Comme Charles Edouard, il n'avait point eu d'enfans légitimes; avec Henri-Benoît Stuart, finit sous le chapeau d'un

cardinal, le dernier petit-fils de Jacques II, qui avait sacrifié au papisme la triple couronne de la Grande-Bretagne.

A. Pichot. (*Histoire des Stuarts.*)

LES PAYSANS NORWÉGIENS.

J'avais entrevu Copenhague et ce qu'il renferme de plus distingué; j'avais pris les directions dont j'avais besoin pour mes études. Je m'embarquai avec quelques amis sur le bateau à vapeur qui devait me conduire en Norwège. Jusqu'ici je n'avais fait que saluer, pour ainsi dire, le seuil de la Scandinavie; j'allais m'enfoncer dans ses profondeurs. Nature sauvage et fière, mœurs patriarcales, hospitalité antique, montagnes, lacs, cascades de deux mille pieds, glaciers au bord de la mer, poétiques souvenirs, traditions merveilleuses, olympe du nord, voilà ce que j'allais chercher.

. . . . . Nous étions arrivés au cœur de la Norwège; nous allions franchir le Dovre-Field, le Saint-Gothard des Alpes scandinaves. Là nous pouvions observer, dans toute sa pureté, le caractère des paysans norwégiens, de ces hommes lents et énergiques, simples et fiers, rudes et hospitaliers. Cette lenteur de leurs mouvemens et de leur esprit semble tenir à leur organisation et à leur climat. Leurs fibres, naturellement plus dures que celles des méridionaux, roidies encore par le froid, n'ont ni mobilité ni souplesse, mais de la ténacité et de la force. Si on leur adresse la parole, il s'écoule toujours quelques minutes avant qu'ils s'en aperçoivent; rarement ils répondent à une question : c'est que leur cerveau n'a pas eu le temps de faire l'opération nécessaire pour comprendre; mais

une fois qu'ils comprennent, ils comprennent bien, et répondent avec une droiture et une fermeté de sens qui étonne. Pour le plus simple calcul, pour des comptes qu'ils sont obligés de faire tous les jours, il leur faut un temps surprenant; mais aussi ils ne peuvent pas plus se tromper qu'une machine arithmétique. Le voyageur qui arrive à la porte d'une auberge, fort pressé de se reposer et de se restaurer, ne saurait se défendre de quelque humeur en voyant ces grandes figures immobiles, debout sur le seuil de la maison, les bras croisés, et fumant leur pipe avec un flegme parfait. On s'agite, on s'impatiente, on les questionne, ils continuent à fumer avec la plus profonde indifférence, et vous regardant fixement sans paraître vous apercevoir. Mais ce même homme à qui il a fallu tant de temps pour se convaincre que vous étiez là et devant ses yeux, et que vous aviez besoin de lui, une fois que cela est bien entré dans sa tête, se mettra en devoir, sans se presser il est vrai, de vous fournir consciencieusement tout ce qui est à sa disposition. Ne l'étourdissez pas de questions, ne lui donnez jamais deux ordres à la fois, mais ayez patience, tout sera fait sans ostentation, sans empressement, mais avec une scrupuleuse attention et une exactitude souvent désintéressée.

Ces hommes ont autant de fierté que de droiture; ils ont gardé fidèlement le tutoiement des âges héroïques, et l'adressent à tout le monde sans exception, à leurs pasteurs comme aux étrangers, que peut surprendre d'abord cette allocution familière.

Le sentiment de leur indépendance, de la constitution vraiment républicaine, sous laquelle ils vivent, n'ôte rien, comme on peut croire, à cette fierté native; ils ont une idée fort nette de leur situation politique à l'égard de la Suède. L'un d'eux nous disait : « Les Norwégiens n'ont rien à démêler avec les Suédois; ils ont le même roi, et voilà tout. » Sur toute la route de Christiana à Drontheim, nous rencontrions les pay-

sans occupés du Storthing qui venait de finir; des vieillards sortaient de leurs cabanes pour venir s'enquérir auprès de nous si la session était terminée.

On sera moins surpris de cette préoccupation générale de la chose publique, si l'on se rappelle que tous les paysans, sans exception, savent lire et écrire. On n'accorde la confirmation qu'à ceux qui ont reçu cette instruction élémentaire, elle est également exigée pour l'exercice des droits politiques. Pour ces deux raisons personne ne s'en dispense. La difficulté est d'aller à l'école dans un pays où les habitations sont isolées et séparées quelquefois par une distance de sept à huit lieues. Comment faire? on obvie à cet inconvénient par des maîtres d'écoles ambulans. L'un d'eux s'établit sur un point pour un temps durant lequel il instruit tous les enfans des habitations qui ne sont pas trop éloignées. Cela fait, il lève sa tente et va porter ailleurs cet enseignement nomade. Malgré cette facilité, les écoliers doivent avoir de terribles courses à faire pour en profiter; et avec une tête norwégienne qui n'apprend pas vite, un petit paysan doit faire en allées et en venues l'équivalent d'un voyage avant de savoir lire.

Tout paysan a sa bible, qu'il lit le dimanche, et souvent d'autres livres encore. Au rapport des libraires de Copenhague il se vend, proportion gardée, beaucoup plus de livres en Norwège qu'en Danemarck; et cela non seulement dans les villes, qui d'ailleurs ne sont pas nombreuses, mais encore dans l'intérieur du pays. M. P. T. Muller à qui j'emprunte ce détail, dit avoir connu des voyageurs qui avaient trouvé chez un paysan dans les montagnes un Euclide que le père de famille avait étudié d'un bout à l'autre; chez un second il trouva quelques écrits de Kant; chez un troisième un volume de Rousseau.

On m'a conté à Christiana qu'un autre voyageur étant arrivé dans une vallée de la Norwège avec des instrumens de physique pour mesurer la hauteur des montagnes, avait excité chez ces paysans un étonnement qui

d'abord faillit lui être funeste. On le prit pour un sorcier, et on allait chercher le ministre pour l'exorciser. Jusque-là son aventure ressemble à beaucoup d'autres ; mais ce qui me paraît caractériser les Norwégiens, c'est ce qui suit : en s'expliquant, il parvint à leur faire comprendre la destination, et jusqu'à un certain point l'emploi de ces instrumens. Alors ils passèrent de l'inquiétude à l'admiration, se firent dire les hauteurs des montagnes environnantes, les gravèrent dans leur mémoire, les apprirent à leurs enfans; et depuis, quand d'autres voyageurs sont venus dans ce coin écarté, ils ont été fort étonnés de trouver ces bonnes gens si bien informés de la hauteur de leurs montagnes, et tous fiers de posséder quelques élémens de trigonométrie.

C'est probablement à cette grande diffusion de l'instruction populaire qu'est due la rareté des crimes et des supplices en Norwège. La peine de mort y est presque inconnue. Cependant il y a quelques années, cinq hommes commirent un assassinat sur des marchands qui imprudemment tentèrent leur cupidité en leur laissant voir qu'ils étaient porteurs de sommes considérables; mais le crime était pour les meurtriers quelque chose de si nouveau, de si étrange, ils étaient si embarrassés de ce qu'ils avaient fait, qu'ils se trahirent bien vite, avouèrent tout au premier interrogatoire, et selon l'ancienne coutume du pays eurent la tête tranchée avec la hache.

J. J. Ampère.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (Fragment).

La Convention dura trois années, du 21 septembre 1792 jusqu'au 26 octobre 1795 (4 brumaire an 4), elle suivit plusieurs directions. Pendant les six premiers mois de son existence, elle fut entraînée dans la lutte qui s'éleva entre le parti légal de la Gironde, et le parti révo-

lutionnaire de la Montagne. Celui-ci l'emporta, depuis le 31 mai 1793, jusqu'au 9 thermidor an 2 (26 juillet 1794). La Convention obéit alors au gouvernement du comité de salut public, qui ruina d'abord ses anciens alliés, de la Commune et de la Montagne, et qui périt ensuite par ses propres divisions. Du 9 thermidor, jusqu'au mois de brumaire an 5, la révolution vainquit le parti révolutionnaire et le parti royaliste, et chercha à établir la république moderée, malgré l'un et malgré l'autre.

Pendant cette longue et terrible époque, la violence de la situation changea la révolution en une guerre, et l'assemblée en un champ de bataille. Chaque parti voulut établir sa domination par la victoire, et l'assurer, en fondant son système. Le parti Girondin l'essaya et périt; le parti Montagnard l'essaya et périt; le parti de la Commune l'essaya et périt; le parti de Robespierre l'essaya et périt. Mais on ne put que vaincre, on ne put pas fonder. Le propre d'une pareille tempête était de renverser quiconque cherchait à s'asseoir. Tout fut provisoire, et la domination, et les hommes, et les partis, et les systèmes, parce qu'il n'y avait qu'une chose de réelle et de possible, la guerre. Il fallut un an au parti conventionnel, dès qu'il eut repris le pouvoir, pour ramener la révolution à la situation légale; et il ne le put que par deux victoires, celle de prairial et celle de vendémiaire. Mais alors la Convention était retournée au point où elle était partie, remplit sa véritable mission qui était d'instituer la république après l'avoir défendue; elle disparut de la scène du monde qu'elle avait étonné. Pouvoir révolutionnaire, elle finit au moment où l'ordre légal recommença; trois années de dictature avaient été perdues pour la liberté, mais non pour la révolution. .

. . . . . .

La révolution française, qui avait détruit l'ancien gouvernement, et bouleversé de fond en comble l'ancienne société, avait deux buts bien distincts, celui d'une constitution libre, et celui d'une civilisation plus

perfectionnée. Les six années que nous venons de parcourir furent la recherche du gouvernement, de la part de chacune des classes qui composaient la nation française. Les privilégiés voulurent établir leur régime contre la cour et contre la bourgeoisie, par le maintien des ordres et des états généraux; la bourgeoisie voulut établir le sien contre les privilégiés et contre la multitude, par le Code de 1791; et la multitude voulut établir le sien contre tout le monde, par la constitution de 1793. Aucun de ces gouvernemens ne put se consolider, parce que tous furent exclusifs. Mais, pendant leurs essais, chaque classe momentanément dominatrice, détruisit dans les classes plus élevées ce qu'il y avait d'intolérant, et ce qui devait s'opposer à la marche de la nouvelle civilisation.

Au moment où le Directoire succéda à la Convention, les luttes de classes se trouvèrent extrêmement ralenties. Le haut de chacune d'elles formait un parti qui combattait encore pour la possession et pour la forme du gouvernement; mais la masse de la nation, qui avait été si profondément ébranlée, depuis 1789 jusqu'en 1795, aspirait à s'asseoir et à s'arranger d'après le nouvel ordre de choses. Cette époque vit finir le mouvement vers la liberté, et commencer celui vers la civilisation. La révolution prit son second caractère; son caractère d'ordre, de fondation et de repos, après l'agitation, l'immense travail et la démolition complète de ses premières années.

Cette seconde période fut remarquable, en ce qu'elle parut une sorte d'abandon de la liberté. Les partis ne pouvant plus la posséder d'une manière exclusive et durable, se découragèrent, et se jetèrent de la vie publique dans la vie privée. Cette seconde période se divisa elle-même en deux époques : elle fut libérale sous le Directoire et au commencement du Consulat, et militaire à la fin du Consulat et sous l'Empire. La révolution alla en se matérialisant chaque jour davantage;

après avoir fait un peuple de sectaires, elle fit un peuple de travailleurs, et puis un peuple de soldats.

MIGNET. *Histoire de la Révolution française.*

INCENDIE DE MOSCOU.

Ce jour là même (le 14 septembre), Napoléon, enfin persuadé que Kutusof ne s'était pas jeté sur son flanc droit rejoignit son avant-garde. Il monta à cheval à quelques lieues de Moscou. Il marchait lentement, avec précaution, faisant sonder devant lui les bois et les ravins, et gagner le sommet de toutes les hauteurs, pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait à une bataille : le terrain s'y prêtait ; des ouvrages étaient ébauchés, mais tout avait été abandonné et l'on n'éprouvait pas la plus légère résistance.

Enfin, une dernière hauteur reste à dépasser ; elle touche à Moscou, qu'elle domine ; c'est le *Mont du Salut.* Il s'appelle ainsi, parce que de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitans se signent et se prosternent. Nos éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures ; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent ; ils crient : « Moscou ! Moscou ! » Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre, et l'armée entière battant des mains, répète avec transport : « Moscou ! Moscou ! » Comme les marins crient : « Terre ! Terre ! » à la fin d'une longue et pénible navigation.

A la vue de cette ville dorée, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous, où s'unissaient le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes, saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé ! Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière. Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer

les yeux de l'univers surpris, et que chacun de nos moindres mouvemens serait historique.

. . . . . .

. . . . . .

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier, gouverneur de cette capitale. « Surtout, lui dit-il, « point de pillage! Vous m'en répondez sur votre tête. « Défendez Moscou, envers et contre tous. »

Cette nuit fut triste : des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitans de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'empereur ému chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant, il se retranchait encore dans son incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait.

C'était au palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne ses ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court, il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer ; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction ; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne des Romanof et des Rurick, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Ywan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier : « Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique « palais des czars! dans le Kremlin! » Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Toutefois, il se fait rendre compte des ressources que

présente la ville; et, dans ce court moment, tout à l'espérance, il écrit des paroles de paix à l'empereur Alexandre. Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans le grand hôpital; il fut chargé de cette lettre. Ce fut à la sinistre lueur des flammes du bazar que Napoléon l'acheva, et que partit le russe. Celui-ci dut porter la nouvelle de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut la seule réponse.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise : il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtimens du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposait l'élite de l'armée et son chef. Ils craignaient aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont, sans doute, ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardens volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

. . . . . .

Cependant, ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline française, qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obsti-

nés, et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardens à saisir cette nouvelle direction.

. . . . . .

Le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre; mais, cette nuit là même, les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout le parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus de violence, sur le Kremlin; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus, si une seule des flammèches qui volaient sur nos têtes, s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient la rive, dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre parut; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Le chef et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

. . . . . .

Des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubestkoï, et l'avait consumé; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la bourse: on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu au sortir une faible explosion; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue

épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu; et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie: il fallait leur abattre les mains à coup de sabre pour leur faire lâcher prise. On disait que ces bandits avaient été déchaînés, par les chefs russes, pour brûler Moscou; et, qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée par le crime.

. . . . . .

Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément; mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité.

. . . . . .

Alors une extrême agitation s'empare de lui; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartemens d'un pas rapide; ses gestes courts et véhémens décèlent un trouble cruel; il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie.

De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée: « Quel effroyable spectacle! Ce « sont eux-mêmes! Tant de palais! Quelle résolution « extraordinaire! Quels hommes! Ce sont des Scythes. »

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskwa et ses deux quais; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie

sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y apposer.

En cet instant, le bruit se répand que le Kremlin est miné : des Russes l'ont dit ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront, l'empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée ; et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête ; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse ; le cerner, l'y tenir comme assiégé ; envahir à chaque minute les maisons environnantes ; et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres : la nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers ; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence.

On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neuchâtel, pénètrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri, « le feu est au Kremlin ! » passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sortit pour juger le danger. Deux fois, le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait ; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal

donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur; on emmena ce misérable dans la première cour, et les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowski.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnemens, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskwa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu? ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes, et de la chûte des poutres brûlantes et des toits de fer ardens qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes qui dévoraient, avec un bruissement impétueux, les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux

murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtemens.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide, incertain et troublé, s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumantes d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskwa, se faisait apporter sous les flammes pour en arracher Napoléon, ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallait encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avant la nuit à Pétrowski.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence: toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier: « Ceci nous présage de grands malheurs! »

De Ségur. *(Histoire de la campagne de Russie.)*

MATEO FALCONE. (Fragment.)

Un certain jour d'automne, Mateo sortit de bonne heure avec sa femme pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du Maquis. Le petit Fortunato voulut l'accompagner, mais la clairière était trop loin; d'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison; le père refusa donc: on verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis plusieurs heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, et pensant que le dimanche prochain il irait dîner à la ville, chez son oncle le caporale (1), quand il fut soudainement interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusils se succédèrent, tirés à intervalles inégaux, et toujours de plus en plus rapprochés; enfin dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mateo, parut un homme coiffé d'un bonnet pointu comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons, et se traînant à peine en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de feu dans la cuisse.

Cet homme était un proscrit, qui, étant parti de nuit pour aller acheter de la poudre à la ville, était tombé en route dans une embuscade de voltigeurs corses (2); après une vigoureuse défense, il était parvenu à faire sa retraite, vivement poursuivi et tiraillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le Maquis avant d'être rejoint. Il s'approcha de Fortunato et lui dit: «Tu es le fils de Mateo-Falcone? — Oui. —

(1) On appelle ainsi en Corse un homme qui, par ses propriétés, ses alliances et sa clientelle, exerce une influence et une sorte de magistrature effective dans un *piéva* ou un canton.

(2) C'est un corps levé depuis peu d'années par le gouvernement, et qui sert concurremment avec la gendarmerie au maintien de la police.

Moi, je suis Gianetto-Sampiero. Je suis poursuivi par les collets jaunes (1), cache-moi, car je ne puis aller plus loin.—Et que dira mon père si je te cache sans sa permission? — Il dira que tu as bien fait. — Qui sait? — Cache-moi vite, ils viennent. — Attends que mon père soit revenu. — Que j'attende! Malédiction! ils seront ici dans cinq minutes. Allons! cache-moi, ou je te tue.» Fortunato lui répondit avec le plus grand sang-froid : «Ton fusil est déchargé, il n'y a plus de cartouches dans ta giberne. — J'ai mon stilet. — Mais courras-tu aussi vite que moi? il fit un saut, et se mit hors d'atteinte. — Tu n'es pas le fils de Mateo-Falcone! me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison?» L'enfant parut touché.—Que me donneras-tu si je te cache, dit-il en se rapprochant? le proscrit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture, il en tira une pièce de cinq francs, qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre. Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent, il s'en saisit et dit à Gianetto : «Ne crains rien.» Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa de plus d'une finesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin, pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collet jaune, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mateo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone (on sait qu'en Corse, on suit les degrés de parenté beaucoup plus loin qu'ailleurs),

(1) L'uniforme des voltigeurs est un habit brun avec un collet jaune.

il se nommait Tiodoro Gamba : c'était un homme actif, fort redouté des proscrits dont il avait déjà traqué plusieurs. — Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato en l'abordant ; comme te voilà grandi ? As-tu vu passer un homme tout-à-l'heure ? — Oh ! je ne suis pas encore aussi grand que vous, mon cousin, reprit l'enfant d'un air niais. — Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme, dis-moi ? — Si j'ai vu passer un homme ? — Oui, un homme avec un bonnet pointu, une veste brodée de rouge et de jaune ? Oui, réponds vite, et ne répète point mes questions. — Ce matin, monsieur le curé est passé devant notre porte sur son cheval Piéro, il m'a demandé comment papa se portait, je lui ai répondu..... — Ah ! petit drôle, tu fais le malin ! dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons ; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier. — Qui sait ? — Qui sait ? c'est moi qui sais que tu l'as vu. — Est-ce qu'on voit les passans quand on dort ? — Tu ne dormais pas, vaurien, les coups de fusil t'ont réveillé. — Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit ; l'escopette de mon père en fait bien davantage. — Que le diable te confonde ! maudit garnement ! Je suis bien sûr que tu as vu le Gianetto, peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, voyez si notre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bon sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le Maquis en clopinant. D'ailleurs les traces de sang s'arrêtent ici. — Et que dira papa ? demanda Fortunato en ricanant, que dira-t-il s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti ? — Vaurien, dit l'adjudant Gamba, en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note ? peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre tu parleras enfin ? — Et Fortunato ricanait toujour :, Mon père est Mateo-Falcone ! dit-il avec emphas . — Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener se Corte ou à Bastia. Je te ferai coucher dans un cachot à

sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner, si tu ne dis où est Gianetto Sampiero. » L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il répéta : « Mon père est Mateo-Falcone !— Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons pas avec Mateo.»

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats qui avaient déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce carrée : l'ameublement se compose d'une table qui sert de lit, de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage. Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs et de son cousin.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte, et donna un coup de bayonnette dans le foin avec négligence, et haussant les épaules comme s'il sentait que la précaution était ridicule. Rien ne remua, et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion.

L'adjudant et sa troupe se donnaient au diable ; déjà ils regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présens. — Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé !.... Tu iras loin ; mais tu joues un vilain jeu avec moi, et si je ne craignais de faire de la peine à mon cousin Mateo, le diable m'emporte si je ne t'emmenais pas avec moi. — Bah ! — Mais quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et pour ta peine d'avoir menti, il te donnera le fouet jusqu'au sang. — Savoir ? — Tu verras..... Mais tiens..... Sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose. — Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis, c'est que si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le Maquis ; et alors il faudra plus d'un luron pour aller l'y chercher.» L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui

valait bien six écus ; et remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit en tenant la montre suspendue au bout de sa chaine d'acier. — Fripon ! Tu voudrais bien avoir une montre comme celle-là suspendue à ton cou. Et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon ; et les gens te demanderaient : quelle heure est-il ? et tu leur dirais : regardez à ma montre. »

(L'enfant se laisse tenter. L'adjudant voit revenir Mateo Falcone armé de son fusil, et craint son approche.)

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce fut de s'avancer seul vers Mateo, pour lui compter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance ; mais le court intervalle qui le séparait de Mateo lui parut terriblement long. — Hola ! eh ! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave ? C'est moi, je suis Gamba ton cousin.

Mateo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et à mesure que l'autre parlait, il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjudant le joignit. — Bonjour, frère (1), dit l'adjudant en lui tendant la main : il y a bien long-temps que je ne t'ai vu. — Bonjour, frère. — J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite aujourd'hui, mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sampiero. — Dieu soit loué ! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une chèvre laitière la semaine passée. Ces mots réjouirent Gamba. — Pauvre diable ! dit Mateo, il avait faim. — Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié ; il m'a tué un de mes voltigeurs. Et non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon, mais il n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un français..... Ensuite il s'était si bien caché que le diable ne l'aurait pu découvrir. Sans mon petit cou-

(1) Salut ordinaire des Corses.

sin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver. — Fortunato ! s'écria Mateo. — Fortunato ! répéta Giuseppa. — Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin là-bas : mais mon petit cousin m'a montré la malice. Aussi je le dirai à son oncle le caporale, afin qu'il lui envoie un beau cadeau pour sa peine. Et son nom et le tien seront dans le rapport que j'enverrai à M. l'Avocat-général. — Malédiction ! dit tout bas Mateo.

Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mateo en la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange, puis se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil, en disant : « maison d'un traître ! »

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui eût osé prononcer le mot de traître en l'appliquant à Falcone ; un bon coup de stilet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit aucun geste que celui de porter la main à son front comme un homme accablé.

Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il presenta les yeux baissés à Gianetto. — Loin de moi ! lui cria le proscrit, d'une voix foudroyante ; puis se tournant vers un des voltigeurs : camarade, donne-moi à boire, dit-il. » Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Ensuite il demanda qu'on lui attachât les mains de manière à ce qu'il les eût croisées sur sa poitrine, au lieu de les avoir derrière le dos. « J'aime, disait-il, à être couché à mon aise » ; on s'empressa de le satisfaire, puis l'adjudant donna le signal du départ, dit adieu à Mateo qui ne lui répondit pas, et descendit au pas redoublé vers la plaine.

Il se passa dix minutes avant que Mateo ouvrît la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet, tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée. « Tu commences bien ! dit enfin Mateo d'une voix calme,

mais effrayante pour qui connaissait l'homme. — Mon père! » s'écria l'enfant en s'avançant les larmes aux yeux comme pour se jeter à ses genoux; mais Mateo lui cria: « arrière de moi! » L'enfant s'arrêta et sanglotta immobile à quelques pas de son père. Giuseppa s'approcha, elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre dont un bout sortait de la chemise de Fortunato. — Qui t'a donné cette montre? demanda-t-elle d'un ton sévère. — Mon cousin l'adjudant. Falcone saisit la montre et la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces. « Femme, dit-il, cet enfant est-il de moi? — Les joues brunes de Giuseppa devinrent d'un rouge de brique. Que dis-tu, Mateo? Et sais-tu bien à qui tu parles? — Eh bien! Cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison. » Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux de lynx toujours attachés sur lui. Enfin, il frappa la terre de la crosse de son fusil, puis le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du Maquis, en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mateo, et lui saisit le bras: « C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante, en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme. — Laissez-moi, reprit Mateo; je suis son père. » Giuseppa embrassa son fils, et rentra en pleurant dans sa cabane: elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelques deux cents pas dans le sentier, et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil, et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein. — Fortunato, va auprès de cette grosse pierre. L'enfant fit ce qu'il lui commandait; puis il s'agenouilla. — Dis tes prières. — Mon père, mon père, ne me tuez pas! — Dis tes prières, répéta Mateo d'une voix terrible. — L'enfant, tout en balbutiant et en sanglottant, récita le *pater* et le *credo*. Le père d'une voix forte répondait *amen*! à la fin de chaque

prière. — Sont-ce là toutes les prières que tu sais? — Mon père, je sais encore l'*ave-maria*, et la litanie que ma tante m'a apprise. — Elle est bien longue; n'importe.—L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte.—As-tu fini? « Oh! mon père, grâce! pardonnez-moi: je ne le ferai plus! je prierai tant mon cousin le caporale, qu'on fera grâce au Gianetto! » Il parlait encore; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue, en lui disant: que Dieu te pardonne! L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père, mais il n'en eut pas le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba roide mort.

Sans jeter un coup-d'œil sur le cadavre, Mateo reprit le chemin de la maison pour aller chercher une bêche afin d'enterrer son fils. Il avait fait à peine quelques pas, qu'il rencontra Giuseppa, qui accourait alarmée du coup du feu. — Qu'as-tu fait! s'écria-t-elle. — Justice! — Où est-il? — Dans le ravin, je vais l'enterrer. Il est mort en chrétien. Je lui ferai chanter une messe..... Que l'on dise à mon gendre Tiodoro-Bianchi qu'il vienne demeurer avec nous. »

P. Mérimée.

IDÉES SUR LA VERTU. (Fragment.)

La philosophie n'est que la vue de l'âme généralisée. Si la volonté est attachée au monde sensible, comment peut-on croire à la sainteté et à une autre vie? on traite l'éternité de fable, ou on y croit par préjugé. Réformez la vie pour réformer la philosophie. Les lumières de l'esprit ne seraient que ténèbres sans la lumière de la vertu. Oh! si l'âme du dernier des Brutus, si l'âme de saint Louis étaient racontées elles-mêmes, quelle belle psychologie morale nous aurions! mais la bassesse s'analyse, et s'érige en principe.

La volonté infinie et éternelle se révèle à nous dans la conscience morale, dans ce commandement suprême, *veux le bien;* et la volonté humaine, individuelle, s

mêle à la volonté infinie en obéissant librement à sa voix. Dieu s'incline vers l'homme dans la loi du devoir; l'homme s'élève à Dieu dans la soumission intérieure à cette loi. Là est le grand mystère de l'éternité se découvrant à l'humanité, et de l'humanité se revêtant librement de l'éternité; l'homme est tout entier dans ce mystère : donc la morale est la source de toute vérité, et la vraie lumière réside dans les profondeurs de l'activité volontaire et libre.

Voici un fait de conscience, inconstestable, et en même temps simple et indécomposable :

Fais le bien, sans égard aux conséquences ; c'est-à-dire veux le bien.

Puisque ce commandement n'a pas d'objet terrestre, visible, matériel, applicable au besoin de cette vie et de ce monde sensible, il suit que, ou il n'a pas de fin, de but, ou il a une fin, un but invisible, et qu'il regarde un monde différent du nôtre, où les mouvemens qui résultent des volitions sont comptés pour rien, et où les volitions elles-mêmes sont tout.

S'il n'y a pas un monde invisible, où toutes nos bonnes volontés nous sont comptées, quel est donc sur la terre le but de la vertu?

1° Sert-elle au mécanisme de l'univers?

2° A-t-elle pour fin la civilisation du globe?

3° L'amélioration de la destinée humaine sous le rapport des commodités locales et physiques?

4° La paix du monde?

5° Le plus grand développement moral du genre humain, d'où sortirait la plus grande perfection en général avec son plus grand bonheur?

Pour tout cela il n'était pas besoin de vertu. Dieu n'avait qu'à construire des machines sans liberté; il aurait eu un aussi beau spectacle, s'il ne voulait que le spectacle du bonheur. Mais, dira-t-on, il le voulait produit par nous-mêmes : il ne l'aura jamais; le bonheur universel sur la terre est une chimère. Ensuite, Dieu pour arriver à ce but pouvait se dispenser de nous donner

la loi morale et la conscience ; il suffisait de l'égoïsme, ou augmentez la force de ma sympathie naturelle, je ferai autant ou plus de bien aux autres, que par le seul sentiment du devoir.

Il faudrait avoir toujours présentes à l'esprit les maximes suivantes :

1° Les conséquences d'une action, quelles qu'elles soient, ne la rendent ni bonne ni mauvaise moralement ; l'intention est tout ; à parler rigoureusement, il n'y a pas d'action morale, il n'y a que des intentions morales.

2° Pour qu'une intention soit bonne moralement, il faut qu'elle ne soit pas intéressée.

3° Sont regardées comme intéressées, toutes intentions où il y a un retour personnel. Ainsi, faire une chose pour avoir des honneurs, de la gloire, des applaudissemens, des plaisirs, soit sensuels, soit intellectuels, des plaisirs externes ou internes, pour entendre dire que l'on est généreux, ou pour pouvoir se le dire à soi-même, pour avoir des récompenses sur la terre ou même dans le ciel, tout cela est également en dehors de la morale.

4° Sont regardées comme indifférentes les actions qui viennent de l'impulsion de l'organisation. Ainsi l'homme qui, entraîné par un mouvement de sympathie, prodigue sa vie pour servir son semblable, n'est pas encore un être moral.

5° Est regardé comme être moral, celui qui après avoir pesé une action et l'avoir trouvée juste, la fait uniquement parce qu'il croit qu'il faut la faire, par cette seule raison qu'elle est juste. V. Cousin.

FRAGMENT.

L'aspect d'une créature, née pour être grande et noble, mais avilie peu à peu sous l'empire des passions, des erreurs ou des vices, est un spectacle si déchirant pour notre âme, que nous saisissons avec avidité le moindre espoir de relever le malheureux ange déchu : c'est avec

ravissement que nous le voyons essayer de reprendre son vol ; c'est avec toutes les forces que nous laissent nos propres fautes, que nous venons l'aider dans ce sublime essor. Alors s'ouvrent tous les trésors de charité, que Dieu a déposés dans le sein de l'homme ; trésors qui ne se peuvent anéantir et que nous révèlent sans cesse les plus doux transports sympathiques et des larmes brûlantes d'amour.

Mais si la dignité humaine, abattue ou relevée dans un individu, émeut les plus hautes facultés de notre âme, comment peindre ce que nous éprouvons à la vue de nations entières avilies ou régénérées? Les peuples lâches ou malheureux ne tombent pas en silence: une voix universelle s'élève pour éterniser la gloire ou la honte de leur chûte. Les écrits deviennent d'indestructibles monumens, d'incorruptibles témoins. Toutes les âmes pures se réunissent pour réveiller, aider, sauver ceux qui chancèlent, de généreuses clameurs assaillent sans relâche les fauteurs de l'oppression qui poursuivent partout la vertu et la liberté.

Il existe deux puissances parmi les nations : l'une qui les fait reculer vers le néant, l'autre qui les fait marcher vers l'immortalité ; celle-ci est la force qui vient de Dieu, autour de laquelle se rallient nos plus nobles sentimens, que nous nommons indifféremment justice ou vertu : l'autre vient des hommes ; elle prend toutes sortes de noms, mais elle n'a pour base que l'orgueil et l'intérêt personnel. Livrées comme nous aux bons et aux mauvais penchans, les sociétés succombent, se relèvent, luttent contre le mal, en triomphent ou disparaissent. Le principe régénérateur qu'elles renferment peut parfois sommeiller, mais il ne meurt jamais ! c'est l'étendard autour duquel se rassemblent les fidèles ; abattu quelquefois au milieu de la mêlée, en vain nous le cherchons, en vain nous l'appelons: des nuages de poussière, de fumée le dérobent à nos regards, mais à la fin du combat, une main toute puissante le relève et le monde est consolé. Cette âme éternelle de l'uni-

vers est le phare qui brille au milieu des orages; ce foyer de lumière et de chaleur rayonne dans tous les âges, il éclaire un coin du globe, puis l'autre; il menace ceux qui vivent de l'erreur de ne pas laisser une place d'ombre sur la terre; il passe de siècle en siècle, de peuple en pleuple, comme le flambeau sacré que les athlètes athéniens se transmettaient pendant la course. Malheur à celui qui le voit pâlir entre ses mains!

Mme Louise Belloc. (*Bonaparte et les Grecs.*)

LES FEMMES DE LA GRÈCE MODERNE.

(Fragment.)

Le village de Mavromati, qui tient aujourd'hui la place de Messène, se compose, d'une vingtaine de maisons, et ne renferme que quatre-vingt-dix habitans au plus. Ces chaumières ne sont point unies entre elles, mais séparées par des espaces rocailleux, et toutes rangées à peu près sur la même ligne, ce qui les fait paraître plus nombreuses. Placées en amphithéâtre, elles dominent d'assez haut le bassin et la fontaine de Clepsydre, dont on entend distinctement les eaux jaillissantes. Aucun reste n'indique qu'il cache les soubassemens de quelques monumens. On voit encore une petite église à demi-détruite, où un papas du monastère voisin vient dire la messe chaque dimanche. La maison que nous habitâmes pendant notre séjour, et qui était une des meilleures, était en pierres avec un toit de roseaux, non pas plat comme dans les îles, mais incliné des deux côtés, presque autant que dans les chaumières de la Provence. L'intérieur formait deux pièces partagées plutôt que séparées par une cloison aussi de roseaux. Le foyer était allumé à l'un des angles, et la fumée s'échappait par les larges crevasses qui entr'ouvrent le toit en tous sens. Ce manque d'abri qui est général aujourd'hui, est la chose

à laquelle le voyageur a le plus de peine à s'accoutumer, à cause de l'humidité pénétrante et malfaisante des nuits, dont il lui est impossible de se défendre. Pour en souffrir un peu moins, on s'étend par terre autour du feu, qu'on entretient chacun à son tour, jusqu'après le lever du soleil. Depuis Modon, nous n'avons pas passé une nuit en Morée, excepté quelques jours à Argos, sans voir les étoiles scintiller sur notre tête, ni sentir le vent nous frapper la figure ou s'engouffrer sous nos manteaux, et sans nous lever, les nerfs et les bras enraidis par l'air fébrile du matin. La pièce que nous occupions avait deux ouvertures sur la vallée. Les pistolets et le fusil d'un palicare étaient suspendus à la muraille. L'ameublement consistait en un baril d'olives salées, où chacun allait puiser quand la faim l'y poussait. Nous obtînmes, en outre, des œufs, du lait de brebis, et du cresson de fontaine d'Arsinoé, mais point de pain. Pour hôtes nous avions une vieille femme et deux jeunes mariées. La première avait été long-temps esclave des Egyptiens, et n'était rentrée dans ses montagnes que depuis que les Français l'avaient délivrée à Navarin; une souffrance trop prolongée lui avait laissé quelque chose d'égaré; nous l'entendions prononcer à tous propos le nom d'Ibrahim, et nous ne rentrions jamais sous son toit sans qu'elle ne vînt nous demander l'aumône, comme si elle ne nous reconnaissait pas; circonstance très-rare et peut-être unique dans notre voyage. La maîtresse de la maison était un peu moins sombre, quoique aussi fort taciturne: elle passait la journée à filer du coton au fuseau, accroupie dans les cendres, ou sur le seuil de la porte. Du reste, il faut avoir vu ce type de douleur et d'accablement commun à toutes les femmes du Péloponèse, pour savoir jusqu'où peut aller l'impression d'un malheur continu. Au moment où nous sommes arrivés, leur nombre était fort diminué, comparé à celui des hommes; il était même rare d'en rencontrer, ainsi que des vieillards, dans les champs ou dans les cabanes; une grande partie avaient été emmenées en esclavage, ou étaient

mortes de maladie et de faim. Celles qui avaient survécu, avaient été frappées de manière à ne s'en relever jamais. Leurs robes longues et flottantes, le tissu de laine qu'elles replient autour de leurs têtes en forme de turban, en en laissant retomber négligemment une partie sur leurs épaules, ajoute à la dignité naturelle de leur taille que la misère n'a point tout-à-fait affaissée: c'est à cause de cela qu'elles paraissent encore sous leurs haillons déchues d'un rang élevé; mais l'ardeur de leurs traits méridionaux, qu'une langueur mortelle a flétris; leurs yeux noirs, caves, immobiles et meurtris; une démarche encore noble, mais épuisée, inspirent un sentiment plus fort que la pitié. Leur expression rude, sauvage et morne, ressemblerait à l'apathie, si elle n'était adoucie par une habitude constante de soupirer, qui dans plusieurs a dégénéré en maladie. Quand nous cherchions à leur donner quelque espérance, elles se contentaient de relever la tête en arrière à la manière des Grecs, lorsqu'ils veulent nier quelque chose, et de répéter ces mots qui frappent à toute rencontre le voyageur δεν εἶναι, *il n'y en a pas*. Celles qui sont restées belles, et dont le nombre est plus grand qu'on ne croirait, laissent une impression encore plus douloureuse, à cause du mépris qu'elles font elles-mêmes de leur beauté. En les voyant courbées à l'ardeur du soleil, sous des fardeaux accablans, ou réfugiées dans des grottes, d'où la pluie tombe goutte à goutte autour d'elles, ou le soir étendues sur la terre, et dévorant avec leurs enfans quelques herbes sauvages que nous pouvions à peine avaler, souvent nous nous sommes rappelé la vie des femmes dans l'heureuse Allemagne, que nous avions quittée, il y avait au plus deux mois. Nous nous représentions le cours facile et la mollesse de leurs jours, ces douces heures passées dans des cercles d'amis, leurs poétiques et oisives contemplations; et en nous souvenant que là aussi nous avions entendu des plaintes amères contre la destinée, nous nous disions: combien est énervante l'habitude du bonheur! Puis aussi quel fond de misère est dans l'homme, puisque,

si prodigieusement loin de cette région de douleur, il trouve encore de quoi gémir!

Edgard Quinet. (*Voyage en Grèce.*)

LE CHIEN DE BRISQUET.

Le chien de Brisquet?... Hélas! ce n'est qu'un chien; mais c'est un chien, un véritable chien, dont l'histoire ne contient ni descriptions inutiles, ni discours aux périodes sonores, ni combinaisons dramatiques, ni artifices de mots : son histoire, c'est tout bonnement l'histoire du chien de Brisquet. — et cette histoire, — la voici :

Monseigneur, — en notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits fontaine, qui appartient à la chapelle St-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfans, un garçon de sept ans qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien bâtard à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu; et c'était bien le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la *Bichonne*, parce que c'était peut-être une chienne.

Vous souvenez-vous du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions? C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand' peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays. Brisquet qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette : « Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que

M. le grand-louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter. » Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait en se croisant les mains : « Mon Dieu, qu'il est attardé !... — Et puis elle sortait encore, en criant : « Eh ! Brisquet ! » — Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : N'irai-je pas ? — Paix ! lui dit Brisquette. « —Ecoute, Biscotine, vas jusque devers la butte, pour voir si ton père ne revient pas.—Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent, — et crie fort : Brisquet ! Brisquet !....—Paix là ! Bichonne!» Les enfans allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte : « Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront. — Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi. »

Pendant ce temps là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes, sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier. « — As-tu vu nos enfans ? lui dit Brisquette. —Nos enfans ? dit Brisquet, nos enfans? Mon Dieu ! sont-ils sortis ? — Je les ai envoyés à ta rencontre, jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin. » Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte. « Si tu menais la Bichonne ? » lui cria Brisquette. La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin, que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : « Biscotin, Biscotine ! » On ne lui répondait pas. Alors, il se prit à pleurer, parce qu'il

s'imagina que ses enfans étaient perdus. Après avoir couru long-temps, long-temps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra sa bonne hache levée. La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup roide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne : elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura ; il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit.*

CH. NODIER. (*Le Roi de Bohême et ses sept châteaux.*)

LE CABINET DE RICHELIEU.

Montez les degrés du vieux Archevêché, et entrons dans la première et la plus grande de ces salles ; elle était fort longue, mais éclairée par une suite de hautes fenêtres en ogives, dont la partie supérieure seulement avait conservé des vitraux bleus, jaunes, et rouges, qui répandaient une lueur mystérieuse dans l'appartement. Une table ronde énorme la remplissait dans toute sa largeur du côté de la grande cheminée ; autour de cette table couverte d'un tapis bariolé et chargée de papiers et

de portefeuilles, étaient assis et courbés sur leurs plumes, huit secrétaires occupés à copier des lettres qu'on leur passait d'une table plus petite. D'autres hommes debout rangaient les papiers dans les rayons d'une bibliothèque, que des livres reliés en noir ne remplissaient pas tout entière, et marchaient avec précaution sur le tapis épais dont la salle était garnie.

Malgré cette quantité de personnes réunies on eût entendu les ailes d'une mouche. Le seul bruit qui s'élevât était celui des plumes qui couraient rapidement sur le papier, et d'une voix grêle qui dictait en s'interrompant pour tousser. Elle sortait d'un immense fauteuil à grands bras, placé au coin du feu, allumé en dépit des chaleurs de la saison et du pays. C'était un de ces fauteuils qu'on voit encore dans quelques vieux châteaux, et qui semblent faits pour s'endormir en lisant, sur eux, quelque livre que ce soit, tant chaque compartiment en est soigné; un croissant de plume y soutient les reins; si la tête se penche, elle trouve ses joues reçues par des oreillers couverts de soie, et le coussin du siége déborde tellement les coudes qu'il est permis de croire que les tapissiers de nos pères avaient pour but d'éviter que le livre ne fît du bruit et ne les réveillât en tombant.

Mais quittons cette digression pour parler de l'homme qui s'y trouvait et qui n'y dormait pas. Il avait le front large et quelques cheveux fort blancs, une figure pâle et effilée à laquelle une petite barbe blanche et pointue donnait cet air de finesse que l'on remarque dans tous les portraits du temps de Louis treize, une bouche presque sans lèvres, et nous sommes forcés d'avouer que le docteur Lavater regarde ce signe comme indiquant la méchanceté à n'en pouvoir douter; une bouche pincée, disons-nous, était encadrée par deux petites moustaches grises et une *royale*, ornement dont nous avons déjà parlé, que nos officiers de hussards se laissent croître encore entre la lèvre inférieure et le menton, et qui ressemble assez à une virgule; ce vieillard qui avait sur la tête une calotte rouge et était enveloppé dans une vaste

robe de chambre, portait des bas de soie pourprée et n'était rien moins que Armand Duplessis, cardinal de Richelieu.

Il avait très près de lui, autour de la plus petite table dont il a été question, quatre jeunes gens de quinze à vingt ans : ils étaient pages ou domestiques, selon l'expression du temps, qui signifiait alors familier, ami de la maison. Cet usage était un reste de patronage féodal demeuré dans nos mœurs. Les cadets gentilshommes des plus hautes familles recevaient des *gages* des grands seigneurs, et leur étaient dévoués en toute circonstance, allant appeler en duel le premier venu au moindre désir de leur patron. Les pages dont nous parlons rédigeaient des lettres dont le cardinal leur avait dit la substance, et après un coup-d'œil du maître, les passaient aux secrétaires qui les mettaient au net. Le vieux duc de son côté écrivait sur son genou des notes secrètes sur de petits papiers qu'il glissait dans presque tous les paquets avant de les fermer de sa propre main.

Il y avait quelques instans qu'il écrivait, lorsqu'il aperçut dans une glace placée en face de lui, le plus jeune de ses pages traçant quelques lignes interrompues sur un petit papier d'une taille fort inférieure à celle du papier ministériel. Il se hâtait d'y mettre quelques mots, puis le glissait rapidement sous la grande feuille qu'il était obligé de remplir à son grand regret ; mais placé derrière le cardinal, il espérait que sa difficulté à se retourner l'empêcherait de s'apercevoir du petit manége qu'il semblait exercer avec assez d'habitude. Richelieu lui adressant la parole sèchement, lui dit : — Venez ici, M. Olivier.

Ces deux mots furent un coup de foudre pour ce pauvre enfant qui paraissait n'avoir pas seize ans ; il se leva pourtant très-vite et vint se placer debout devant le ministre, les bras pendans et la tête baissée.

Les autres pages et les secrétaires ne remuèrent pas plus que des soldats lorsque l'un d'eux tombe frappé d'une balle, tant ils étaient accoutumés à ces sortes d'appels. Celui-ci pourtant s'annonçait d'une manière plus vive

que les autres.— Qu'écrivez-vous là? — Monseigneur... ce que votre éminence me dicte. — Quoi! — Monseigneur..... la lettre de don Juan de Bragance. — Point de détours, Monsieur, vous faites autre chose. — Monseigneur, dit alors le page, les larmes aux yeux, c'était un billet à une de mes cousines. — Voyons-le; alors un tremblement universel l'agita, et il fut obligé de s'appuyer sur la cheminée, en disant à demi-voix: C'est impossible.

M. le vicomte Olivier d'Entraigues, dit le ministre sans marquer la moindre émotion, vous n'êtes plus à mon service. Et le page sortit, il savait qu'il n'y avait pas à répliquer, il glissa son billet dans sa poche, et ouvrant la porte à deux battans justement assez pour qu'il y eût place pour lui, il s'y glissa comme un oiseau qui s'échappe de sa cage.

Le ministre continua les notes qu'il traçait sur son genou. Les secrétaires redoublaient de silence, et d'ardeur, lorsque la porte s'ouvrant rapidement de chaque côté, on vit paraître debout entre les deux battans, un capucin qui, s'inclinant les bras croisés sur la poitrine, semblait attendre l'aumône ou l'ordre de se retirer..... .....Ce personnage parut faire une grande sensation dans toute la salle, car sans achever la phrase, la ligne ou le mot commencé, chaque écrivain se leva et sortit par la porte où il se tenait toujours debout, les uns le saluant en passant, les autres détournant la tête.—

. . . . . .

Lorsque tout le monde eut défilé, il entra enfin, faisant une profonde révérence, parce que la porte était ouverte; mais sitôt qu'elle fut fermée, marchant sans cérémonie, il vint s'asseoir auprès du cardinal qui, l'ayant reconnu au mouvement qui se faisait, lui fit une inclination de tête sèche et silencieuse, le regardant fixement comme pour attendre une nouvelle, et ne pouvant s'empêcher de froncer le sourcil comme à l'aspect d'une araignée ou de quelqu'autre animal désagréable.

Le cardinal n'avait pas pu résister à ce mouvement de déplaisir, parce qu'il se sentait obligé, par la présence de son agent, à rentrer dans ces conversations profondes et pénibles dont il s'était reposé pendant quelques jours dans un pays dont l'air pur lui était favorable, et dont le calme avait un peu ralenti les douleurs de sa maladie; elle s'était changée en une fièvre lente, mais ses intervalles étaient assez longs pour qu'il pût oublier pendant son absence qu'elle devait revenir. Donnant donc un peu de repos à son imagination jusqu'alors infatigable, il attendait sans impatience pour la première fois de ses jours peut-être, le retour des courriers qu'il avait fait partir dans toutes les directions, comme les rayons d'un soleil qui donnait seul la vie et le mouvement à la France. Il ne s'attendait pas à la visite qu'il recevait alors, et la vue d'un de ces hommes qu'il *trempait dans le crime,* selon sa propre expression, lui rendit toutes les inquiétudes habituelles de sa vie plus présentes, sans dissiper entièrement le nuage de mélancolie qui venait d'obscurcir ses pensées.

(Il y a une longue conversation entre cet homme et le cardinal).

. . . . . Le père Joseph se mit devant la grande table prêt à écrire, et le cardinal lui dicta ces devoirs de nouvelle nature, que, peu de temps après il osa faire remettre au Roi, qui les reçut, les respecta, et les apprit par cœur comme les commandemens de l'Eglise.—Ils nous sont demeurés comme un monument effrayant de l'empire qu'un homme peut arracher à force de temps, d'intrigues et d'audace.

1° Un prince doit avoir un premier ministre, et ce premier ministre trois qualités : 1° qu'il n'ait pas d'autre passion que son prince; 2° qu'il soit habile et fidèle; 3° qu'il soit ecclésiastique;

2° Un prince doit parfaitement aimer son premier ministre;

3° Ne doit jamais changer son premier ministre;

4° Doit lui dire toutes choses;

5° Lui donner libre accès près de sa personne ;

6° Lui donner une grande autorité sur le peuple ;

7° De grands honneurs et de grands biens ;

8° Un prince n'a pas de plus riche trésor que son premier ministre ;

9° Un prince ne doit pas ajouter foi à ce qu'on dit contre son premier ministre, ni se plaire à en entendre médire;

10° Un prince doit révéler à son premier ministre tout ce qu'on a dit contre lui, *quand même on aurait exigé du prince qu'il garderait le secret ;*

11° Un prince doit non seulement préférer le bien de son état, mais son premier ministre à tous ses parens.

Tels étaient les commandemens du Dieu de la France, moins étonnans encore que la terrible naïveté qui lui fait léguer lui-même ces ordres à la postérité, comme si elle aussi devait croire en lui.

ALFRED DE VIGNY. (*Cinq-Mars.*)

PENSÉE.

Les circonstances dévoilent pour ainsi dire la royauté du genie, dernière ressource des peuples éteints. Les grands écrivains..... ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événemens auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement. F. DE LA MENNAIS.

FRAGMENT SUR LES DESTINÉES DE L'HOMME.

Il suffit bien en effet d'un seul coup d'œil jeté sur l'hom-

me pour se convaincre que cette terre ne peut le contenir tout entier!

Emprisonné dans le temps et dans l'espace, il s'y agite avec une impatience mal contenue. Il a des souvenirs, et des espérances du Ciel; il se montre sur la terre comme un étranger, comme un voyageur égaré, comme un roi détrôné, qui, sous le manteau de l'exilé, laisse percer quelques débris de la pourpre. Il est fugitif, variable, périssable, mais il a des instincts exquis: l'amour, la religion, la poésie, par lesquels il touche à l'infini. Demain en poussière, et le sachant, il n'en réclame pas moins l'éternité pour les sentimens qui font battre sa misérable poitrine, et elle lui paraît suffire à peine à leur immensité. Au milieu de mille tombeaux qui s'ouvrent à ses côtés, et par laquelle la terre entière paraît lui crier du fond de ses entrailles: mort et néant; il croit à sa propre immortalité. Il honore la vertu, il a foi en Brutus, en Charlotte Corday; il se plaît à déployer des facultés noblement inutiles sur cette terre; et si quelquefois, comme ébloui de son propre éclat, il tente de lui échapper en se réfugiant dans quelques systèmes avilissans, produits d'une pensée qui tend à se dégrader, toujours il leur échappe par quelques-uns de ses beaux côtés, toujours il ne tarde pas à leur donner d'éclatans démentis.

Mais qu'était-il avant de paraître sur cette terre? Préexistait-il à son apparition dans l'humanité? Sous quelle forme et de quelle façon? Cette vie passagère, qui peut-être n'est qu'un point dans la continuité de nos destinées, est-elle un châtiment ou bien une récompense? une déchéance ou bien une conquête?

Au bout de notre route terrestre, arrosée de nos sueurs et de notre sang, Dieu nous délivrera-t-il pour toujours de ces voiles pesans de l'espace et du temps, sous lesquels nous courbons maintenant nos têtes? Verrons-nous alors face à face et Dieu et l'infini, et l'éternité? Ou bien seulement, un peu moins accablés sous un tissu plus léger, sommes-nous destinés à camper encore sur

quelqu'autre globe, dans les étroites limites du fini?

Que sommes-nous enfin? Sommes-nous bien réellement des individus : avons-nous une âme, une conscience? ou ne sommes-nous que des parties d'un tout, et serait-ce seulement une étincelle d'une âme universelle qui brille en nous?

Ces redoutables mystères, auxquels nous touchons par notre cercueil et par notre berceau, il n'est aucun de nous qui ne les agite souvent dans son sein, qui ne les ait sondés d'une téméraire pensée, tantôt avec espérance, tantôt avec angoisse.

Et en effet, là seulement est le mot de notre existence terrestre. . . . . Or M. Ballanche s'en rapportant à « l'autorité des antiques traditions, presque unanimes sur ce point. . . . . pense que l'essence humaine a préexisté à l'humanité; — que condamnée à une purification terrestre, elle a été brisée, dispersée dans nos apparentes individualités; — — qu'ainsi déchus, nous sommes jetés sur cette terre pour y marcher à la réhabilitation dans le sentier pénible de l'expiation; — que sur notre route doivent se rencontrer mille épreuves, degrés divers d'une initiation progressive qui nous conduit à la réhabilitation; — que nous marchons au but, enchaînés les uns aux autres par les liens indissolubles de la solidarité.....

Gagner les grades d'un perfectionnement successif, s'initier ainsi de jour en jour à une perfectibilité indéfinie, telle est sa tâche dans le monde, et c'est peut-être pour cela qu'au moment où la vie l'abandonne, au moment où cette lutte a cessé, comme symbole de la victoire de la partie divine sur la partie terrestre de sa nature, une expression presque céleste se répand presque aussitôt sur son visage.

BARCHOUX PENHOEN.

L'ENFANT MAUDIT.

Etienne habitait une petite chaumière de jardinier située dans une grotte de granit au bord de la mer, au pied du château. Sa mère avait fait disposer l'intérieur de cette humble maison de manière à ce que son fils y trouvât toutes les jouissances du luxe; elle y allait passer avec lui la plus grande partie de la journée. Ils parcouraient les rochers, les grèves; elle lui indiquait les limites du petit domaine de sable, de coquilles, de mousses et de cailloux qui lui appartenait. Insensiblement il avait compris, par la terreur profonde dont sa mère était saisie, s'il venait à faire un pas hors de cette enceinte, que la mort l'attendait au-delà. Chez lui le nom de père excitait tout à la fois une terrible crainte qui troublait son âme, la dépouillait de toute énergie, et le soumettait à cette espèce d'atonie qui fait tomber à genoux une jeune fille devant un tigre.

Caché dans un trou du rocher, il apercevait souvent de loin ce géant sinistre; ou il en entendait la voix, et alors l'impression douloureuse qu'il avait ressentie jadis au moment où il en fut maudit, lui glaçait le cœur. Aussi comme un lapon qui meurt au-delà de ses neiges, il se fit une délicieuse patrie de sa cabane, de ses rochers, et s'il en dépassait l'enceinte, il éprouvait un malaise indéfinissable.

Sa mère sentant que ce pauvre enfant ne pouvait trouver de bonheur que dans une humble sphère de calme et de silence, lui avait donné tous les goûts de la solitude. Ainsi la bibliothèque du cardinal d'Hérouville fut, en quelque sorte, son héritage. La lecture devait remplir sa vie. Pour le dédommager de ses infirmités, la nature l'avait doué d'une voix si mélodieuse qu'il était difficile de résister au plaisir de l'entendre. Sa mère lui enseigna la musique, et quelque chant tendre et mélancolique, soutenu par les accens d'une

mandoline fut un de ses trésors.. . . . . La studieuse poésie, dont les riches méditations nous font parcourir en botaniste les vastes champs de la pensée ; la féconde comparaison des idées humaines, l'exaltation que nous donne la parfaite intelligence des œuvres du génie, devinrent les inépuisables et tranquilles félicités de sa vie rêveuse et solitaire. Enfin les fleurs, créations ravissantes, dont les destinées avaient tant de ressemblance avec la sienne, eurent tout son amour. Aussi heureuse de voir à son fils des passions innocentes qui le garantissaient du rude contact de la vie sociale auquel il n'aurait pas plus résisté que la plus jolie dorade de l'Océan n'eût soutenu sur la grève un regard du soleil, la comtesse encouragea les goûts d'Etienne, en lui apportant des *Romanceros* espagnols, des *Motets* italiens, des livres, des sonnets, des poésies, ... et chaque matin il trouvait sa solitude peuplée de jolies plantes aux riches couleurs, aux suaves parfums.

Ses lectures auxquelles sa frêle santé ne lui permettait pas de se livrer long-temps, et ses faibles exercices au milieu des rochers, étaient interrompus par de naïves méditations qui le faisaient rester des heures entières devant ses riantes fleurs, ses douces compagnes, ou tapi dans le creux de quelque roche en présence d'une algue, d'une mousse, d'une herbe marine dont il étudiait les mystères.

Il cherchait une rime au sein des corolles odorantes comme l'abeille y eût été butiner son miel. Il admirait même souvent sans but, et sans vouloir s'expliquer son plaisir, les filets délicats imprimés en couleur foncée sur les pétales, la délicatesse des riches tuniques d'or ou d'azur, vertes ou violâtres, les découpures si profusément belles des calices ou des feuilles, leurs tissus mats ou veloutés qui se déchiraient comme son âme au moindre effort.

Il demeurait pendant de longues journées, couché sur le sable, vivant sa vie douce et molle, heureux, poète sans le savoir ; et alors l'irruption soudaine d'un

insecte doré, les reflets du soleil dans l'Océan, les tremblemens du vaste et limpide miroir des eaux, un coquillage, une araignée de mer, tout devenait événement, plaisir, pour cette âme ingénue. Voir venir sa mère, entendre de loin le frôlement de sa robe, l'entendre, la baiser, lui parler, l'écouter, lui causaient des sensations si vives, que souvent un retard, la plus légère crainte lui donnait une fièvre dévorante. . . . .
. . . . . Mais bientôt il éprouva le plus affreux malheur qui pût l'affliger. La Comtesse dévorée par le chagrin, était en proie depuis long-temps à une maladie de langueur. Elle mourut; Etienne resta seul dans le monde. Sa douleur fut muette. Il ne courut plus à travers les rochers; il ne se sentit plus la force de lire, de chanter, il demeura des journées entières accroupi dans un creux de rocher, indifférent aux intempéries de l'air; immobile, attaché sur le granit, semblable à l'une des mousses qui y croissaient, pleurant bien rarement, mais perdu dans une seule pensée, immense, infinie comme l'Océan, et comme l'Océan elle prenait mille formes, devenait terrible, orageuse, calme. . . . C'était plus qu'une douleur, c'était une vie nouvelle, une irrévocable destinée; cette pauvre petite créature ne devait plus sourire. DE BALZAC.

CHARLEMAGNE.

Charles est appelé grand à cause de son grand bonheur: il ne le céda point en gloire à son père; il fut, au contraire, plus souvent vainqueur et plus illustre. Charles dans sa jeunesse avait les cheveux bruns, le teint coloré, il était beau et avait de la dignité dans le maintien, il était très-généreux, très-équitable dans ses jugemens, éloquent et instruit; il se livrait journellement à l'exercice de la chasse et du cheval, se plaisait au bain des eaux thermales, et y invitait non seulement ses en-

fans, mais les seigneurs de sa cour, ses amis, et ses gardes; de telle sorte qu'il se trouvait quelquefois au bain plus de cent personnes avec lui. Il était d'une assez grande sobriété dans ses repas; cependant il se plaignait souvent de ce que les jeûnes lui étaient nuisibles. Il donnait rarement de grands festins, excepté dans certaines solennités: on ne servait ordinairement sur sa table que quatre plats outre le rôti, qu'il aimait de préférence; il se faisait lire, pendant qu'il mangeait, le récit des belles actions des anciens, ou le livre de *la cité de Dieu*, de saint Augustin, pour lequel il avait beaucoup de goût; pendant le repas, il ne buvait jamais plus de trois fois, en été; il prenait quelques fruits dans l'après-midi, et dormait deux ou trois heures *déshabillé* comme pendant nuit: il portait l'habillement franc, et toujours son épée dont le ceinturon était d'or ou d'argent; quelquefois il en portait deux. Charlemagne parlait plusieurs langues, et avait auprès de lui des docteurs dans les sept arts libéraux qui l'instruisaient chaque jour; savoir, un diacre de Pise dans la grammaire; un Saxon, dans la réthorique, la dialectique et l'astronomie; et Albin, surnommé Alcuin, dans les autres arts. Il fit lui-même des réformes dans l'art de la lecture et dans celui du chant, quoiqu'il ne lût jamais en public et à haute voix, et qu'il ne chantât qu'en chœur à l'Eglise. Il fit rédiger toutes les lois de son royaume qui n'étaient pas écrites, et il écrivit lui-même les actions et les guerres des anciens; il commença une grammaire en langue vulgaire. Cent vingt gardes veillaient toutes les nuits autour de son lit; dix à sa tête, dix à ses pieds, autant de chaque côté de son lit, tenant d'une main l'épée nue, et de l'autre un flambeau allumé.

MICHAUD. (*Bibl. des Croisades.*)

LES DEUX CHÉNIER.

Parlons d'abord d'André Chénier, c'est justice: il

avait la préséance de l'âge ; il a eu celle de l'échafaud. La destinée de ces deux frères offre d'ailleurs un tragique intérêt. En repoussant avec horreur les traditions de la calomnie, on voit en eux un lamentable exemple du malheur des révolutions. L'un d'eux se dévoue lentement à l'étude de l'art : sa gloire est obscure ; son imagination est à la fois studieuse et passionnée, et quand ce grand renouvellement de 1789 arrive, il en est saisi vivement. Les premiers vers connus d'André Chénier sont une hymne d'enthousiasme et de joie sur la fameuse séance du jeu de paume; c'est l'inauguration pindarique de la révolution sociale. Les premières tragédies célèbres de Marie-Joseph Chénier sont des tragédies partiales, comme il le dit lui-même, tout empreintes de la véhémence des passions nouvelles. C'est Charles IX, Henri III; ce sont des pièces qui, flétrissant d'un légitime opprobre les vieux forfaits de la souveraineté absolue, étaient, surtout à l'époque où elles parurent, de menaçantes allusions pour une souveraineté affaiblie et tombante. Cette voie commune d'enthousiasme et d'ardeur pour la réformation sociale, où s'étaient précipités les deux frères, ils ne la suivirent pas long-temps du même pas, ni avec le même cœur. André Chénier était de la race de ces hommes généreux que l'on voit paraître au commencement des révolutions, qui se passionnent avec une courageuse candeur pour toutes les nobles idées de liberté, de réparation, de justice; qui les réclament, au péril de tous leurs intérêts, et puis qui, lorsque les révolutions avancent ou s'égarent, lorsque les réformes demandées par des ames généreuses et souvent repoussées par d'imprudentes résistances, sont tombées dans des mains brutales et violentes, s'indignent, se séparent, deviennent transfuges du plus fort, et désertent vers le parti des vaincus et des opprimés.

Ainsi quand la révolution fut souillée, quand des meurtres ensanglantèrent des théories, alors son ame fut saisie d'indignation. Cependant cette émotion de

sa pitié ne devint pas une réaction de sa raison; il ne rejeta pas les principes généreux et libres qu'il avait d'abord embrassés; il les retint avec la même énergie; il les professa avec la même éloquence, mais il sépara les assassins des réformateurs, et ainsi, se dévouant presque à une double haine, il continuait de proclamer toutes les théories de liberté, et d'attaquer avec une vertueuse colère tous les promoteurs d'anarchie. C'est une voie d'honneur et de courage; ce n'est pas celle d'une longue vie, dans les temps de révolution.

Son frère était-il au fond de l'ame, plus timide ou plus violent? Ce qu'il fit bien au-delà pour le parti républicain, était-ce un emportement de sa passion ou un sacrifice de sa faiblesse? Je ne veux pas le juger sévèrement; je regretterais d'insulter une de ces ombres au profit de l'autre; elle me désavouerait. Ce n'est que la leçon morale que nous cherchons ici. Nous ne dirons que ce qui tient au développement du génie qui s'élève quand l'ame s'épure.

Tandis que, par des écrits polémiques, André Chénier signalait sa haine contre des tyrans démocrates, et qu'en silence, son imagination toute grecque se répandait dans des poésies d'une grace ravissante, son frère obtenait la célébrité bruyante du théâtre, devenu le tumultueux écho des passions politiques; les lettres le conduisirent à la tribune. Poëte tragique et patriotique, au milieu de ce drame épouvantable d'une révolution, il devint orateur. Il survécut à des temps affreux qui le menaçaient lui-même. Il vit plus tard sa gloire littéraire s'accroître. Son frère fut plus heureux: il ne fut que victime; il porta, jeune, sa tête sur l'échafaud, où il n'avait fait monter personne. . . . . .

. . . . . .

Après plusieurs mois de captivité, André Chénier, avec trente-huit coupables comme lui (il y avait dans le nombre un autre poète, Roucher, auteur des *Mois*), André Chénier fut traduit devant le tribunal de mort. Il était accusé d'un crime bien étrange, d'avoir cons-

piré son évasion de prison, et le renversement de la république. Ramené dans son cachot, jusqu'au supplice, ses dernières pensées furent toutes de poésie et d'enthousiasme. Il faisait encore des vers à l'instant où l'échafaud l'appelait. Il y a peu de vers inspirés si près de la mort. La voix du poète, dans cette horrible attente, resta ferme et sonore :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encore ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être, avant que l'heure, en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières ;
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers, que je commence, ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres. . .
. . . . . .

Il était huit heures du matin; on appela André Chénier, et la pièce n'était pas achevée. Monté sur le tombereau fatal, il se trouva près de Roucher, esprit généreux, cœur droit, enthousiaste partisan des premières réformes politiques de la France. Moins jeune que son compagnon de supplice, Roucher tenait plus à la vie cependant : il était heureux époux, heureux père. La veille de ce jour, il avait, pour dernier souvenir envoyé son portrait à sa femme et à sa fille, avec ces vers touchans :

« Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque ombre funeste obscurcit mon visage;
Lorsqu'un savant crayon dessina cette image,
L'échafaud m'attendait, et je pensais à vous.»

Quand les deux poètes furent près l'un de l'autre, Roucher s'arma du même courage; ils s'entretinrent de leurs travaux, de leurs anciennes espérances. André Chénier avait beaucoup de pensées de gloire; il se frappa plusieurs fois le front, en disant: Eh pourtant, il y avait là quelque chose! Puis les deux amis récitèrent entre eux la première scène d'*Andromaque:*

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle. . . . . .

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à l'échafaud.

VILLEMAIN. (*Cours de Littérature.*)

LE BERRY.

La partie sud-est du Berry renferme quelques lieues d'un pays singulièrement pittoresque. La grande route qui le traverse, dans la direction de Paris à Clermont, étant bordée des terres les plus habitées, il est difficile au voyageur de soupçonner la beauté des sites qui avoisinent; mais à celui qui cherchant l'ombre et le silence, s'enfoncerait dans un de ces chemins tortueux et encaissés qui débouchent sur la route à chaque instant, bientôt se révéleraient de frais et calmes paysages, des prairies d'un vert tendre, des ruisseaux mélancoliques, silencieux, des massifs d'aunes et de frênes, toute une nature suave, naïve et pastorale. En vain chercherait-il dans le rayon de plusieurs lieues une maison d'ardoises ou de moëllons. A peine une mince fumée bleue, venant à tremblotter derrière le feuillage, lui annoncerait le voisinage d'un toit de chaume; et s'il apercevait derrière les noyers de la colline la flèche d'une petite église, au bout de quelques pas il découvrirait une campanille de tuiles rongées par la mousse, douze maisonnettes éparses, entourées de leurs vergers et de leur chenevière, un ruisseau avec son pont formé de trois solivaux, un cime-

tière d'un arpent carré, fermé par une haie vive, quatre ormeaux en quinconce et une tour ruinée. C'est ce qu'on appelle un *bourg* dans le pays.

Rien n'égale le repos de ces campagnes ignorées ; là n'ont pénétré ni le luxe, ni les arts, ni la manie savante des recherches, ni le monstre à cent bras qu'on appelle industrie. Les révolutions s'y sont à peine fait sentir ; et la dernière guerre dont le sol garde une imperceptible trace, c'est celle des huguenots contre les catholiques ; encore la tradition en est restée si incertaine et si pâle, que, si vous interrogiez les habitans, ils vous répondraient que ces choses se sont passées il y au moins deux mille ans ; car la principale vertu de cette race de cultivateurs, c'est l'insouciance en matière d'antiquités. Vous pouvez parcourir ses domaines, prier devant ses saints, boire à ses puits, sans jamais courir le risque d'entendre la chronique féodale obligée ou la légende miraculeuse de rigueur. Le caractère grave et silencieux du paysan, n'est pas une des moindres spécialités de cette contrée. Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne, rien ne l'attire ; votre présence fortuite dans son sentier ne lui fera pas détourner la tête ; et si vous lui demandez le chemin de telle ville ou de telle ferme, toute sa réponse consistera dans un sourire de complaisance, pour vous prouver qu'il n'est pas dupe de votre facétie. Le paysan du Berry ne conçoit pas qu'on marche sans bien savoir où l'on va. A peine son chien daignera-t-il aboyer après vous ; ses enfans se cacheront derrière la haie pour échapper à vos regards ou à vos questions, et le plus petit d'entre eux, s'il n'a pu suivre ses frères en déroute, se laissera tomber de peur dans le fossé en criant de toutes ses forces. Mais la figure la plus impassible sera celle d'un grand bœuf blanc, doyen inévitable de tous les pâturages, qui, vous regardant fixement du milieu du buisson, semblera tenir en respect toute la famille moins grave et moins bienveillante des taureaux effarouchés.

A part cette première froideur à l'abord de l'étranger, le laboureur de ce pays est bon et hospitalier, comme ses ombrages paisibles, comme ses prés aromatiques. . . . . .
Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grace de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant avec caprice sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur toujours plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil de midi embrase jusqu'à la tige l'herbe profonde et serrée des prairies; quand les insectes bruissent avec force et que la caille *glousse* avec amour dans les sillons, la fraîcheur et le silence semblent se réfugier dans les *traînes* (1); vous y pouvez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché à votre approche, où le saut d'une petite grenouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans un hamac de joncs entrelacés. Ce fossé renferme lui-même tout un monde d'habitans, toute une forêt de végétation. Son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la glaise, et caresse mollement des bordures de cresson, de baume et d'hépatique; les fontinales, les longues herbes appelées *rubans d'eau*, les mousses aquatiques pendantes et chevelues, tremblent incessamment dans ces petits remous silencieux; la bergeronnette jaune y trotte sur le sable d'un air à la fois espiègle et peureux; la clématite et le chèvre-feuille l'ombragent de berceaux où le rossignol cache son nid. Au printemps ce ne sont que fleurs et parfums; à l'automne, les prunelles violettes couvrent ces rameaux qui en avril blanchirent les premiers; la senelle rouge, dont les grives sont friandes, remplace la fleur d'aubépine, et les ronces, toutes chargées des flocons de laine qu'y ont laissés les brebis en passant, s'empourprent de petites mûres sauvages d'une agréable saveur.

G. Sand. (Mme A. D.) (Roman *Valentine.*)

(1) Expression qui désigne un petit sentier ombragé.

FRAGMENS PHILOSOPHIQUES.

D'où vient, qu'entre le bien et le mal, l'élection est si laborieuse et si méritoire, si ce n'est que, sollicités à chaque instant par notre nature orageuse, turbulente, ambitieuse, égoïste, avide de jouissances, nous penchons à nous satisfaire, à tout prix, dans les instincts les plus impérieux de notre être.

Les passions ne détruisent pas notre liberté, mais elles la rendent plus difficile ; elles en font à toute heure comme le siége et la circonvallation. Notre unique ressource contre elles, est de leur trouver une diversion et un but qui nous honore et nous relève, et d'en faire un instrument de progrès et de gloire. Voilà pourquoi aussi c'est un devoir si sacré de répandre à grands flots la lumière sur ces classes malheureuses qui, dans la conduite de la vie, n'ont que leurs passions pour guides, pour conseillères, et n'attendent que l'instruction et la moralité pour s'associer à ce qui les précède. Pourquoi ces tragédies si sanglantes, qui se jouent si souvent dans les galetas de la misère? Parce que les passions n'y sont pas combattues et corrigées par les influences et les avertissemens de l'éducation morale; elles règnent dans toute leur fougue sans trouver ni contre-poids, ni résistance : toutefois chez l'homme le plus passionné, la liberté est encore possible et la responsabilité persiste.

Les passions nous remuent tellement que, concourant avec d'autres causes, elles nous rendent malades : les organes s'affaiblissent et s'altèrent; assailli par la passion, l'homme est en même temps désarmé par la maladie. Déjà vivement battue en brèche, la liberté morale est encore trahie par le tempérament, et la science médicale peut lire clairement sur la physionomie et sur l'organisme de l'homme le secret de sa faiblesse et de ses maux. Le malheureux alors a des manies, des penchans affreux qui le sollicitent au mal, des attractions épouvantables qui l'arrachent du milieu de ses bonnes intentions pour le mettre face à face avec la

tentation d'un crime : lésion cruelle de la nature physique qui diminue plus sensiblement encore que les passions, l'action de la liberté morale. La médecine française, si savante, si ingénieuse, et qui tient en Europe le premier rang, par une préoccupation tout-à-fait naturelle, a nié la possibilité et la persistance de la liberté dans une forte perturbation des organes ; je crois que dans l'esprit général de cette décision, et non pas dans telle ou telle espèce, où il me serait impossible de suivre une science que je ne connais pas, il y a eu de l'entraînement et de l'exagération. Il est incontestable que les crises maladives du tempérament compromettent gravement la liberté ; ma conscience de la société et du jury se refuse à croire, malgré les théories médicales, qu'elles la détruisent tout-à-fait. Il faut avouer que, dans ces derniers temps, on a un peu abusé de la monomanie ; on a voulu la reconnaître partout et on a trop incliné à déclarer la liberté morte, quand elle n'était que malade.

Je ne ferai que nommer la folie pour laquelle toute responsabilité disparaît, et qui a l'absolution du genre humain ; elle l'achète assez cher.

Quelle conséquence à tirer de cet examen rapide ? une fort grave : C'est que si la responsabilité morale a tant de degrés et de nuances, la législation doit les suivre, les étudier, et mettre les différences de la peine en rapport avec les différences du délit. Il n'y a rien d'absolu dans la vie humaine ; le bien et le mal s'y mêlent dans des détours et des détails infinis. La loi doit s'y engager aussi, sous peine d'insuffisance et de cruauté : envoyer un homme à l'échafaud, ou l'absoudre complètement, c'est placer le juge et le jury entre l'absurdité et la faiblesse. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je ne sais, mais l'action de se donner la mort a perdu de sa dignité chez les modernes : se tuer est à nos yeux une disgrace, une infériorité, un désavantage ; c'est re-

noncer à la parole. Que de gens se sont tués trop tôt, qui, s'ils eussent patienté quelque peu, eussent encore servi leur gloire et leur pays! Mais que dirons-nous de ces lâches suicides dont Werther est la poétique? On pouvait à toute force au commencement du siècle, au sortir des convulsions de la république, éprouver cette vague langueur des passions qui dévorait, à l'exemple de René, tous ceux qui n'allaient pas s'étourdir au bivouac de nos victoires; mais aujourd'hui, au milieu de la vie publique qui nous attend et nous réclame, le suicide d'amour serait pour un jeune homme une impardonnable lâcheté; ayons des passions: bien! mais à travers leurs orages, songeons à la patrie et ne mourons que pour elle.

LERMINIER. (*Philosophie du Droit.*)

LA MORT DU ROI CHARLES V.

Ce sage roi se sentait mourir; jadis il avait été empoisonné par quelque infâme complot de son cousin le roi de Navarre; du moins c'était à lui qu'on attribuait ce crime, comme bien capable de le commettre. Ce poison l'avait mis, dans le temps, près de la mort, et il avait été sauvé seulement par les soins d'un médecin allemand que lui avait envoyé l'empereur. Ce qui le maintenait dans sa faible santé et le faisait vivre, c'était une suppuration que cet habile homme avait établie à son bras, lui disant que, lorsqu'elle viendrait à se dessécher, il n'aurait plus long-temps à vivre. Averti ainsi de sa mort, il voulait régler tout, autant qu'il le pourrait, pour le bien de son fils qu'il laissait encore enfant, et le bonheur de son royaume, dont il avait si bien commencé à réparer les maux, et dont il avait reconquis la moitié presque sans sortir de sa chambre.

Il y avait lieu de craindre que tout le fruit d'un si bon gouvernement ne fût bientôt perdu pour son peuple, qu'il avait aimé plus qu'aucun roi n'avait fait jusqu'alors. Ses frères ne pouvaient pas rassurer sa prévoyance. Le duc d'Anjou était un prince avide, dur, entreprenant; il avait commis de telles exactions en Languedoc, et y avait si cruellement réprimé les séditions causées par sa mauvaise conduite, que le roi venait d'être obligé de lui en ôter le gouvernement. Il s'était en outre fait adopter par la reine Jeanne de Naples, et aurait employé les trésors et le sang de la France à recueillir ce lointain héritage. Le duc de Berry avait des vices d'une moindre étoffe; il était débauché, dissipateur, et peu estimé dans le royaume. Le duc de Bourgogne avait toujours eu la confiance du roi son frère, et l'avait méritée par son attachement et sa fidélité. Son ame était plus grande et meilleure que celle des autres princes; mais il était loin d'avoir cette sagesse et cette prudence, ce soin pour le bien commun, qui avait rendu le roi mourant si cher à son royaume. Il était prodigue, toujours embarrassé d'argent. Or, la justice envers les sujets résultait toujours de l'économie dans les finances. Quand on ménageait son revenu, on n'opprimait point les peuples : ils étaient heureux ou malheureux selon que le maître savait bien ou mal gérer son domaine. D'ailleurs, le duc de Bourgogne était souverain d'un autre état, et ses intérêts n'étaient pas les mêmes que ceux de la France. Le duc de Bourbon, beau-frère du roi, eût mieux mérité sa confiance. C'était un excellent prince; mais son rang et sa puissance ne l'égalaient point aux autres.

Le roi n'avait point fait appeler le duc d'Anjou, et lui avait ordonné au contraire de rester dans son apanage à la tête des troupes qu'il commandait pour la guerre de Bretagne. Il le savait d'une telle rapacité, qu'il voulait empêcher que le trésor ne tombât entre ses mains; aussi, en réglant la tutelle du jeune roi, il avait eu soin de séparer la régence de l'administra-

tion des finances, qui devait être confiée aux ducs de Bourgogne et de Bourbon, avec la garde et tutelle du jeune roi.

Quand les deux princes furent, ainsi que le duc de Berry, auprès du roi, qui, depuis deux jours, se préparait à la mort par de saintes prières, et avec la plus ferme raison, il les fit approcher.

(*Ils eurent entre eux une conversation sur l'enfant et les intérêts du royaume.*). . . . . Il leur parla encore longtemps, leur donnant les plus sages conseils, puis il fit apporter la sainte couronne d'épines et lui adressa une longue prière. Il demanda aussi qu'on tirât du trésor de Saint-Denis sa couronne royale, et la fit poser aux pieds de son lit. « Ah ! précieuse couronne de France, dit-il, et à cette heure si impuissante et si humble : précieuse par le mystère de justice renfermé en toi ; mais vile, plus vile que toutes choses, à cause du fardeau, du travail, des angoisses, des tourmens, des peines de cœur, de corps, d'ame, et des périls de conscience que tu donnes à ceux qui te portent. Ah ! s'ils pouvaient d'avance les savoir, ils te laisseraient plutôt tomber en la boue que de te placer sur leur tête. »

Il avait fait entrer dans sa chambre des gens du peuple, et, se tournant vers eux et vers la foule de ses domestiques, il leur dit : « Je sais bien que, dans le gouvernement du royaume, et en mainte occasion, j'ai dû offenser les grands, les moyens et les petits, auxquels j'aurais dû être bienveillant et reconnaissant pour leurs loyaux services. Ayez donc merci de moi, je vous en prie, et je vous en demande pardon. »

Et comme tout le monde pleurait autour de lui, il les consolait en disant : « Réjouissez-vous, mes bons amis, mes loyaux serviteurs ; dans une heure, ce sera fini. »

Sa fin approchait ; il ordonna qu'on fît venir le jeune dauphin pour le bénir, ce qu'il fit dans les paroles de la bible. . . . . .

Il donna encore sa bénédiction à tous ceux qui étaient présens, ajoutant : « Mes amis, maintenant, retirez-vous ; priez pour moi, et laissez-moi endurer en paix le dernier travail de la mort ! »

A peine eut-il les yeux fermés, que le duc d'Anjou commença à s'emparer des joyaux du trésor, qu'on faisait, chose incroyable, monter à dix-neuf millions.

DE BARANTE. (*Histoire des ducs de Bourgogne.*)

LA VILLE DE SAINT-ÉTIENNE.

Il faut arriver à Saint-Etienne le soir aux rayons couchans du soleil, quand il jette son dernier éclat sur le dôme d'épaisse fumée qui protége la ville. Saint-Etienne est engloutie dans une vallée profonde et triste ; Saint-Etienne est aussi la ville aux sept collines, jetée dans le fond des montagnes sans verdure et sans ombrage, et s'étendant çà et là au hasard, s'inquiétant peu de symétrie et de bien-être pourvu qu'il y ait fortune. Il existe telle entrée de la ville, en venant de Lyon (et c'est celle-là que je vous engage à choisir comme on choisit de préférence un précipice pour pénétrer dans la Suisse), longue, étroite, bruyante, encombrée d'un peuple en guenilles, au visage noir et aux dents blanches; entrez par cette rue, à sept heures du soir, et vous aurez perdu en dix minutes tout ce que le souvenir de nos villes de France peut avoir pour vous d'élégance et de goût. Un voyageur qui a passé à Nevers il y a deux jours, à huit heures du matin; qui a traversé à pied ces rues si propres, ces jolies maisons en terre cuite ; qui s'est arrêté sous ces fenêtres vertes, et qui a prêté l'oreille au bruit de la jalousie entr'ouverte, et découvrant à la fois un

pot de fleurs à demi écloses, et quelque tête souriante et curieuse de jeune femme en négligé; pour celui-là, c'est un désagréable contraste que d'entrer à Saint-Etienne le soir, par la rue de Lyon. A cette heure, cent forges bruyantes sont en mouvement, non pas une forge parisienne, avec son petit feu de cuisine, son soufflet de salon et son enclume portative, comme vous avez pu en voir dans la rue des Bons-Enfans, en allant acheter un Elzevier chez Silvestre; mais un immense fourneau, un brasier brûlant comme pour les armes d'Achille, un soufflet qui fatigue un homme, une enclume d'un siècle, et pour chaque enclume trois grands forgerons sales, hideux, autant de femmes échevelées, la lime en main, et travaillant le fer comme une simple dentelle; des enfans, au milieu de tout cet ensemble, abrités par le toit de chaume qui se prolonge dans la rue, l'éclat rouge de la flamme, l'âcre odeur du soufre, le bruit du fer, l'étincelle qui vole, la scie qui crie, les chars qui se heurtent, l'aboiement des chiens, le chant des hommes, les juremens des femmes; vous marchez une heure au milieu de ce fracas terrible. Simples villes de l'orient, où êtes-vous avec vos fraîches fontaines, vos palmiers agités, la natte hospitalière de la nuit, et vos contes sans fin quand le voyageur enchanté ne peut plus trouver le sommeil.

Vous arrivez enfin dans une place isolée et noire, bizarrement coupée en deux par un corps-de-garde sans sentinelle; c'est là que viennent mourir les lueurs de la flamme et le bruit de l'enclume. A Saint-Etienne, il n'y a pas de profession de hasard comme à Paris, pas de ces vagabonds officieux, toujours prêts à vous servir de conducteurs; à huit heures du soir, c'est à peine si vous trouverez quelqu'un sur la place pour vous indiquer une auberge toute semblable aux hôtelleries de la Cité du temps de la ligue. On entre par la cuisine; on passe devant le tourne-broche chargé de viandes; on traverse une petite cour pleine de fumier, on monte un escalier de bois; on se jette sur un lit à fleurs gothi-

ques, et l'on dort si l'on peut, car c'est à minuit que commence le commerce de la ville. A cette heure fatale, consacrée encore dans telle ville de l'Allemagne aux apparitions et aux fantômes, vous entendez tout-à-coup un grand bruit de chars : on se croirait aux environs de l'Opéra après une première représentation de Rossini. Voilà l'heure où Saint-Etienne jette ses produits dans le monde ; les ballots sont préparés, les fourgons sont chargés, la nuit est épaisse, tout s'ébranle. On adresse à Paris les brillantes soieries ; les petits couteaux et les socs de charrue partent pour l'Amérique ; l'Angleterre réclame l'acier qu'elle nous envoie avec son poinçon ; l'Allemagne achète des fleurets qu'elle nous revendra plus tard. Une ville surprise par l'assaut n'a pas plus de mouvement et d'activité ; seulement personne dans les rues que les charretiers ; aux fenêtres, personne : tout est mystère dans les envois ; c'est à qui cachera le mieux le nombre de ses commissions, l'adresse de ses commettans, l'importance de ses marchandises ; on s'épie, on se surveille, la rivalité retient son souffle de peur de se trahir ; et quand le jour est revenu, tous ces marchands qui ont exploité des millions dans la nuit, qui se sont espionnés douze heures, se saluent comme de francs amis, et se plaignent entre eux de la dureté du temps, de la rareté de l'or, de leurs magasins qui regorgent de marchandises : honnête mensonge dont personne n'est la dupe, dont personne n'a osé encore se dispenser.

JULES JANIN.

UN LEVER DU SOLEIL DANS LA CAMPAGNE DE ROME.

Des rochers herniques, le soleil court de pic en pic sur toute la Sabine. Les monts de Palestrine et de Ti-

voli, le Lucrétile et les monts Cérauniens, tous enfin jusqu'au Soracte, phare du désert, comme l'écueil de Circé l'est de l'océan, tous sont frappés à leur tour; et la lumière matinale va expirer sur les pentes boisées du Cimino, dont la longue chaîne ondulante encadre l'horizon de sa ceinture de forêts.

Notre tour vient enfin, et nous-mêmes sommes envahis. Le mont Algide, l'Ariane, l'Artémise, et, avant tous ces rivaux, le belvédère royal où nous sommes, ont successivement vu s'enflammer leurs cimes. Plus bas que nous, déjà les collines de Tusculum sont inondées. A voir toutes ces crêtes en feu, à voir ces fleuves de lumière descendre radieux des hauteurs, rougir les rochers et les bois, on dirait un volcan nouveau, et de nouveaux courans de lave ardente roulant des montagnes dans les vallées.

Mais à nos pieds, quelle grace! Les lacs, noirs d'abord, puis bleus, sont métamorphosés en flots d'or; les forêts, et parmi elles la vaste Fajola du mont Ariane, leur reine à toutes, étincèlent de tous les diamans de la rosée, et, comme sous la baguette des fées, rayonnent de mille couleurs et de mille feux. Albane, Aricie, Némi, l'antique Lanuvium, balcon du désert, Vellétri au milieu des vignes et des vergers; ici, la villa papale de Castel-Gandolfo, près les toits champêtres de Marino; là, les noirs crénaux de l'austère abbaye de Grotta-Ferrata, sous les villas blanches et somptueuses de Frascati; tous les villages enfin, tous les hameaux, toutes les fermes, tous les couvens entés sur les collines, semés sur leurs flancs, à demi-cachés sous leurs ombrages, tout luit, tout s'anime, tout répand vie, éclat, jeunesse, parfums; rien ne manque à la fête; c'est comme une création nouvelle et spontanée, comme une Oasis en fleur au milieu des sables, comme une île enchantée sortant toute parée du sein des flots.

Cependant la plaine, dont la nudité morne s'étend, comme une vaste mer autour de ces élysées si frais, si riâns, la plaine long-temps dans l'ombre, en sort peu

à peu, et déroule comme autant de vagues, les larges plis, les vastes ondulations de ses terres remuées et volcaniques. Le soleil la sillonne par bandes lumineuses et inégales; les hauts points, seuls en relief, brillent seuls encore, les lieux bas sont obscurs et invisibles. Tous ces sillons de ténèbres et de lumière qui se croisent; ces crêtes resplendissantes, brusquement coupées de noires crevasses; toutes ces luttes du jour qui conquiert, de la nuit qui résiste et cède le terrain pied à pied, tout cela fait ressortir les profondes inégalités de la Campagne de Rome, qui, vue d'en haut et en plein midi, paraît plate et unie comme les marais Pontins. Mais le coucher, et mieux encore le lever du soleil remettent en saillie les aspérités multipliées du sol, et instruisant l'esprit par la vue, restituent aux champs Romains les grands effets qui leur appartiennent.

Mais les ténèbres sont vaincues. Comme il a conquis toutes les montagnes, le soleil a conquis toutes les plaines. Des derniers sommets herniques, aux marines de Pyrgos et de Paloa, il a descendu un à un tous les gradins de l'amphithéâtre, il a pris possession de l'arène en vainqueur: vallées ou coteaux, plus rien n'échappe à ses traits; il règne, et du Cacume au Cimino, la campagne entière n'est qu'un champ de feu.

Mais à quoi bon tant de splendeurs? — Aquéducs rompus et taris; voies antiques où personne ne passe; temples, villes, tombeaux en ruine, qui n'ont plus ni dieux, ni vivans, ni morts; campagnes dépeuplées, air empoisonné, forêts muettes, marais fétides que sillonna jadis la charrue, et qu'elle ne sillonne plus; ports comblés, grèves abandonnées, mers désertes, comme les campagnes, et où ne mouille aucun navire: voilà ce qu'en toute sa gloire, ô Rome! le soleil éclaire aujourd'hui, du haut de tes cieux; ce que le voyageur contemple du haut de tes montagnes.

Tant d'éclat sied-il à tant de désolation? Ce gai sourire du matin vermeil, ces splendides clartés du midi, tous ces airs de jeunesse et de fête siéent-ils à ton

grand âge et à ton adversité? Dans l'infortune on prend le deuil, mieux vaut pour toi, dans ton affliction, le soir et sa mélancolie, le crépuscule et ses demi-teintes; mieux valent ces nuits trop courtes, dont la pudeur voile au moins ta nudité. Et que t'aura servi, reine déchue, d'ensevelir ta honte et ta vieillesse dans la solitude, si chaque jour le soleil, impitoyable témoin des vicissitudes humaines, vient insulter par son luxe à ta misère; par ses pompes éternelles à ta fortune, comme si chaque jour il te venait demander compte de ton passé.

Et c'est en vain qu'il illumine encore la coupole du Vatican. Le Vatican fut l'étoile du monde, il ne l'est plus. Le monde en cherche une autre, il a l'œil sur d'autres cieux, et, comme Gama, il double le cap. La basilique papale est donc, comme le reste, une ruine, ruine debout encore comme les Pyramides, et presque leur égale en grandeur et en majesté, mais ruine aussi bien qu'elles, se dressant comme elles dans la solitude; basilique funèbre desservie au désert par des ombres.

Et ne sont-ce pas, en effet, des ombres que ces prêtres rois de la cité sainte?

Ch. Didier. (*Lettres sur la Campagne de Rome.*)

CHARLEMAGNE.

Nous entrons dans la seconde grande époque de l'histoire de la civilisation française; et en y entrant, au premier pas, nous y rencontrons un grand homme. Charlemagne n'a été ni le premier de sa race, ni l'auteur de son élévation. Il reçut de Pépin, son père, un pouvoir tout fondé. J'ai essayé de vous faire connaître les causes de cette révolution et son vrai caractère. Quand Charlemagne devint roi des Francs, elle était accomplie; il n'eut pas même besoin de la défendre. C'est lui cependant qui a donné son nom à la seconde dynastie; et dès qu'on en parle, dès

qu'on y pense, c'est Charlemagne qui se présente à l'esprit comme son fondateur et son chef. Glorieux privilége d'un grand homme ! Nul ne s'en étonne, nul ne conteste à Charlemagne le droit de nommer sa race et son siècle. On lui rend même souvent des hommages aveugles ; on lui prodigue, pour ainsi dire au hasard, le génie et la gloire. Et en même temps on répète qu'il n'a rien fait, rien fondé ; que son empire, ses lois, toutes ses œuvres ont péri avec lui. Et ce lieu commun historique amène une foule de lieux communs moraux sur l'impuissance des grands hommes, leur inutilité, la vanité de leurs desseins, et le peu de traces réelles qu'ils laissent dans le monde, après l'avoir sillonné en tous sens.

Tout cela serait-il vrai ? La destinée des grands hommes ne serait-elle en effet que de peser sur le genre humain et de l'étonner ? Leur activité, si forte, si brillante, n'aurait-elle aucun résultat durable ? Il en coûte fort cher d'assister à ce spectacle ; la toile baissée, n'en resterait-il rien ? Faudrait-il ne regarder ces chefs puissans et glorieux d'un siècle et d'un peuple que comme un fléau stérile, tout au moins comme un luxe onéreux ? Charlemagne, en particulier, ne serait-il rien de plus ?

Au premier aspect il semble qu'il en soit ainsi, et que le lieu commun ait raison. Ces victoires, ces conquêtes, ces institutions, ces réformes, ces desseins, toute cette grandeur, toute cette gloire de Charlemagne se sont évanouis avec lui ; on dirait un météore sorti tout-à-coup des ténèbres de la barbarie, pour s'aller perdre et éteindre aussitôt dans les ténèbres de la féodalité, et l'exemple n'est pas unique dans l'histoire ; le monde a vu plus d'une fois, nous avons vu nous-mêmes un empire semblable, un empire qui prenait plaisir à se comparer à celui de Charlemagne, et en avait le droit, nous l'avons vu tomber également avec un homme.

Gardez-vous cependant d'en croire ici les apparences : pour comprendre le sens des grands événemens, et mesurer l'action des grands hommes, il faut pénétrer plus avant.

Il y a dans l'activité d'un grand homme deux parts; il joue deux rôles: on peut marquer deux époques dans sa carrière. Il comprend mieux que tout autre les besoins de son temps, les besoins réels actuels, ce qu'il faut à la société contemporaine pour vivre et se développer régulièrement. Il le comprend, dis-je, mieux que tout autre, il sait aussi mieux que tout autre s'emparer de toutes les forces sociales pour les diriger vers ce but. De-là son pouvoir et sa gloire : c'est là ce qui fait qu'il est, dès qu'il paraît, compris, accepté, suivi, que tous se prêtent et concourent à l'action qu'il exerce au profit de tous.

Il ne s'en tient point là : les besoins réels et généraux de son temps à peu près satisfaits, la pensée et la volonté du grand homme vont plus loin. Il s'élance hors des faits actuels; il se livre à des vues qui lui sont personnelles ; il se complaît à des combinaisons plus ou moins vastes, plus ou moins spécieuses, mais qui ne se fondent point, comme ses premiers travaux, sur l'état positif, les instincts communs, les vœux déterminés de la société, en combinaisons lointaines et arbitraires ; il veut, en un mot, étendre indéfiniment son action, posséder l'avenir comme il possède le présent.

Ici commence l'égoïsme et le rêve : pendant quelque temps, et sur la foi de ce qu'il a déjà fait, on suit le grand homme dans cette nouvelle carrière ; on croit en lui, on lui obéit ; on se prête pour ainsi dire à ses fantaisies, que ses flatteurs et ses dupes admirent même, et vantent comme ses plus sublimes conceptions. Cependant le public, qui ne saurait long-temps demeurer hors du vrai, s'aperçoit bientôt qu'on l'entraîne où il n'a nulle envie d'aller ; qu'on l'abuse, et qu'on abuse de lui. Tout-à-l'heure le grand homme

avait mis sa haute intelligence, sa puissante volonté au service de la pensée générale, du vœu commun; maintenant il veut employer la force publique au service de sa propre pensée, de son propre desir; lui seul sait et veut ce qu'il fait. On s'en inquiète d'abord; bientôt on s'en lasse; on le suit quelque temps mollement, à contre-cœur; puis on se récrie, on se plaint, puis enfin on se sépare; le grand homme reste seul, et il tombe, et tout ce qu'il avait pensé et voulu seul, toute la partie purement personnelle et arbitraire de ses œuvres tombe avec lui.

Je ne me refuserai point à emprunter à notre temps le flambeau qu'il nous offre en cette occasion, pour en éclairer un temps éloigné et obscur. La destinée et le nom de Napoléon sont maintenant de l'histoire, je ne ressens pas le moindre embarras à en parler, et à en parler avec liberté.

Personne n'ignore qu'au moment où il s'est saisi du pouvoir en France, le besoin dominant, impérieux de notre patrie, était la sécurité au-dehors, de l'indépendance nationale au-dedans, de la vie civile. Dans la tourmente révolutionnaire, la destinée extérieure et intérieure, l'état et la société avaient été également compromis. Replacer la France nouvelle dans la confédération européenne, la faire avouer, accueillir des autres états; et la constituer au-dedans d'une manière paisible, régulière; la mettre en un mot en possession de l'indépendance et de l'ordre, seuls gages d'un long avenir: c'était là le vœu, la pensée générale du pays. Napoléon le comprit et l'accomplit; le gouvernement consulaire fut dévoué à cette tâche.

Celle-là terminée, ou à peu près, Napoléon s'en proposa mille autres. Puissant en combinaisons, et d'une imagination ardente, égoïste et rêveur, machinateur et poète, il épancha pour ainsi dire son activité en projets arbitraires, gigantesques, enfans de sa seule pensée, étrangers aux besoins réels de notre

temps et de notre France, elle l'a suivi quelque temp et à grands frais dans cette voie, qu'elle n'avait poin choisie ; un jour est venu où elle n'a pas voulu l'y suivre plus loin ; l'empereur s'est trouvé seul, et l'empire a disparu ; et toutes choses sont retournées à leur propre état, à leur tendance naturelle.

C'est un spectacle analogue que nous offre, au neuvième siècle, le règne de Charlemagne. Malgré d'immenses différences de temps, de situation de forme, de fond même, le phénomène général est semblable : ces deux rôles d'un grand homme, ces deux époques de sa carrière se retrouvent dans Charlemagne comme dans Napoléon.

GUIZOT. (*Cours d'histoire moderne.*)

LA MORT DU DUC DE GUISE.

(On peut voir dans notre Histoire de France l'importance des états de Blois et le caractère des principaux Personnages qui y ont joué un rôle.)

GUISE. Décidément, d'Espignac, fais-moi venir mon fils.

D'ESPIGNAC. Sur-le-champ, monseigneur.

GUISE (seul). Qui pourrait me dire pourquoi je le fais rappeler, cet enfant? En vérité, je ne sais, mais j'ai besoin de le revoir. Ce que j'éprouve est étrange. Mon cœur bondit avec force..... mortdieu! ce n'est pourtant pas de peur. (Il s'assied.) C'est sans doute de plaisir. Pauvre Charlotte! ses yeux étaient si brillans, si tendres!.... Mais le voici. (Entre le prince de Joinville.) Charles, vous ne m'avez pas dit adieu.

JOINVILLE. Mon père, il eût fallu vous interrompre.....

GUISE. N'importe.... il fallait me dire adieu..... Asseyez-vous, mon fils..... Dites-moi? qu'avez-vous pensé quand votre grand-mère parlait des dangers qui m'environnent?

JOINVILLE. Ah! mon père, Dieu nous préserve!...

GUISE. Il ne s'agit pas de cela : je sais que vous m'aimez ; mais enfin le malheur peut m'en vouloir, et je vous demande si vous vous sentiriez prêt à prendre ma place. C'est la seule pensée qui me jette quelque inquiétude en l'esprit. Vous avez trop tardé à faire vos débuts, mon fils : à votre âge, je n'en étais pas à ma première campagne, et j'avais déjà changé trois fois de cuirasse. Il ne faut pas toujours jouer à la paume, vous devez commencer à vous mêler d'un jeu plus sérieux. Charles, ne seriez-vous pas content si je vous envoyais rejoindre l'armée de Mayenne ou bien tirer l'épée contre le Béarnais?

JOINVILLE. Envoyez-moi contre le Béarnais, mon père.

GUISE. Vous choisissez bien, mon fils ; c'est là que se donnent les meilleurs coups. Je suis content que vous m'ayez si bien répondu ; vous me rendez bonne confiance en l'avenir. Demain nous en reparlerons.

JOINVILLE. Je vous y ferai songer, mon père.

GUISE. A merveille! Adieu ; embrassez-moi..... A demain, mon fils.

JOINVILLE. Adieu, mon père. (A part.) Qu'a-t-il donc? sa voix me semble tout émue.

Le lendemain matin. — La salle du conseil. — La porte qui donne sur l'escalier s'ouvre. On aperçoit Larchant et quelques Ecossais placés sur les degrés : un moment après, Guise, vêtu d'un habit de sat gris, paraît sur le seuil de la porte tenant à la mai un papier.

GUISE (se retournant vers les Ecossais). Messieurs, je me charge de votre requête ; soyez assurés que j'en parlerai devant le roi. — Mais pourquoi restez-vous là ? vous pouvez vous en aller.

LARCHANT. Ah! monseigneur, mes pauvres camarades ont tant d'envie de savoir quel sera pour eux l'effet de vos bontés, qu'ils vous prient de les laisser à cette

porte jusqu'à ce qu'on ait décidé de leur sort. Ne nous refusez pas cette grace, monseigneur.

GUISE. C'est contre l'usage..... Mais si tel est votre désir, à cela ne tienne, mes amis.

LARCHANT. Merci, monseigneur. (Le duc entre, l'huissier du conseil ferme la porte.)

GUISE. Salut! messieurs. (Tous les membres du conseil se lèvent et le saluent. Il dépose sur le bureau le papier qu'il tient à la main.) M. Pétremol, nous lirons cette requête, s'il vous plaît. (Apercevant d'Aumont.) Comment, monsieur le maréchal, vous ici?... c'est vraiment le jour des nouveautés; une compagnie d'archers à cette porte, et votre seigneurie au conseil des finances.

D'AUMONT. Vous avez raison, monseigneur, ce ne sont pas mes affaires; mais je viens donner un coup de main à mon ami Larchant.

GUISE. Vous êtes partout le bien venu, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL DE RETZ (bas à M. de Gondy). Ne vous semble-t-il pas que M. le duc a le visage défait et l'air souffrant?

DE GONDY (bas). Je crois que c'est pour s'être levé un peu trop tard. (Il lui dit quelques mots à l'oreille.)

LE MARÉCHAL DE RETZ (riant). Ah! vous m'en direz tant!....

GUISE (à son frère). Comment, d'Espignac n'est point encore ici?

LE CARDINAL DE GUISE. Il a couché en ville.

GUISE. Ce temps sombre et pluvieux l'aura effrayé: pour moi, il m'est contraire.... Ne trouvez-vous pas, messieurs, qu'il fait bien froid dans cette salle? S'il était possible d'avoir un peu de feu?....

RAMBOUILLET (avec empressement). Assurément, monseigneur. Holà! Saint-Prix? (Entre Saint-Prix, valet-de-chambre du roi.) Apportez-nous quelques fagots. (Saint-Prix sort par la porte du vestibule; au même moment, d'Espignac entre par celle de l'escalier.)

GUISE. Ah! le voici enfin..... ce d'Espignac!.....

D'ESPIGNAC (d'un ton moins enjoué qu'à l'ordinaire). Vous êtes donc venu, monseigneur ?..... par le temps qu'il fait.... Cet habit de soie est bien léger; vous auriez dû en mettre un plus fourré.

GUISE (à demi-voix, et après un moment de silence). Comment! et toi aussi, d'Espignac?... (Plus bas.) Sais-tu quelque chose?

DESPIGNAC (bas). Non, rien : mais il y a bien des soldats dans la basse-cour.... Et tout-à-l'heure, en passant sous le guichet, un inconnu m'a dit à l'oreille : « Si tu y vas, tu y chéras. »

GUISE (bas). Il est trop tard.... N'en dis rien à mon frère.

LE CARDINAL DE GUISE (élevant la voix). Mon Dieu! Voyez donc, Henri, il y a du sang sur votre fraise!

GUISE. Du sang!.... (Il porte la main à son visage, et s'apercevant qu'il saigne par le nez, il fouille de l'autre main dans ses chausses pour y prendre son mouchoir, et ne le trouve pas.) Mes gens ne m'ont point donné de mouchoir; mais ils sont excusables, je suis venu en telle hâte!... Monsieur de Fontenay, auriez-vous la bonté de descendre jusqu'au bas de la rampe; vous y trouverez Péricard ou quelqu'un de chez moi, et vous me demanderez un mouchoir.

FONTENAY. J'y vais, monseigneur.

GUISE. Mille pardons. (Fontenay ouvre la porte et va pour sortir.)

UN DES ÉCOSSAIS. On ne passe pas.

LARCHANT (l'interrompant). Imbécille, veux-tu bien te taire!... Passez, monsieur, passez. (Il laisse sortir Fontenay, et ferme aussitôt la porte.)

LE CARDINAL. Voilà qui est singulier! Messieurs les Ecossais s'avisent donc de faire sentinelle à cette porte? Leur aurait-on donné cette consigne?

RAMBOUILLET. Non, monseigneur, à coup sûr. Mais, voyez-vous, c'est l'effet de l'habitude.

D'ESPIGNAC (à part). Je n'aime pas cette méprise!

(Saint-Prix rentre apportant des fagots, et allume du feu.)

GUISE (s'approchant de la cheminée). Voilà qui me fera du bien. (Au bout d'un moment, saignant toujours par le nez, il témoigne quelque impatience, et dit :) Ce mouchoir n'arrive pas....

SAINT-PRIX. Monseigneur veut-il que j'en aille prendre un dans la garde-robe du roi ?

GUISE. Merci, monsieur ; je ne puis tarder à recevoir le mien. Mais n'entends-je pas du bruit dans l'escalier ?

LE CARDINAL. Ce sont encore des soldats !....

GUISE. On dirait une querelle....

D'ESPIGNAC. Il faut voir ce qu'ils font. (Il s'avance vers la porte.)

RAMBOUILLET (le retenant). J'y vais, monsieur l'archevêque....

D'ESPIGNAC. Eh bien ! monsieur, nous irons ensemble....

RAMBOUILLET (ouvrant la porte). Qu'y a-t-il donc, Larchant ?

LARCHANT. Rien, monsieur; c'est un mouchoir qu'on apporte à monseigneur de Guise.

D'ESPIGNAC. Mais pourquoi tant de bruit ?

LARCHANT. Est-ce que l'on a fait du bruit ? Certes, ce n'est pas ici : vous aurez entendu ces petits pages qui se battent et se disent des insolences au pied de l'escalier.

RAMBOUILLET (bas à Larchant). Tâchez que cela ne recommence pas, Larchant. (Il ferme la porte.)

D'ESPIGNAC (présentant le mouchoir à Guise). Tenez, monseigneur, voilà un mouchoir bien froissé.

LE CARDINAL DE GUISE. Ne dirait-on pas qu'ils l'ont arraché de force ? Eh ! mais, il était noué à ce coin ; il y avait là quelque chose qu'on a ôté....

D'ESPIGNAC (bas à Guise). Sans doute un avis à monseigneur.....

GUISE (debout, le dos tourné contre le feu). N'y

faites pas attention, mes amis, (il prend le mouchoir, et s'en essuie le visage) mon sang s'est arrêté....

LE CARDINAL DE GUISE. Oui, mon frère, mais vous pâlissez.

GUISE. C'est possible; le cœur me fait mal.

LE CARDINAL (lui prenant la main). Bon Dieu! quelle sueur froide!

GUISE. Ce n'est rien, j'y suis accoutumé.... Si je mange seulement quelques bagatelles, ce sera l'affaire d'un moment. (Il tire de sa poche une petite boîte en forme de coquille.) Eh bien! tout me fait donc faute aujourd'hui. Je ne croyais pas que mon drageoir fût vide. —(A Saint-Prix qui souffle le feu.) M. Saint-Prix, voudriez-vous aller voir à l'office du roi s'il n'y aurait pas quelques raisins de Damas, ou bien de la conserve de roses.

SAINT-PRIX. Vous allez être servi, monseigneur. (Il sort.)

LE CARDINAL. Asseyez-vous, mon frère.

GUISE. Ah! ne vous effrayez pas, c'est peu de chose. (Il s'assied.)

SAINT-PRIX (rentrant.) Mon Dieu! que je suis fâché, monseigneur; il n'y a ni raisins, ni conserve. Mais voici des prunes de Brignoles; voulez-vous en goûter?

GUISE. Oh! c'est tout ce qu'il faut; c'est excellent. (Il en mange deux ou trois.)

D'AUMONT. Eh bien! monseigneur, le cœur vous revient-il?

GUISE. Oui, monsieur le maréchal, je suis déjà beaucoup mieux. Mais n'avons-nous pas beaucoup d'affaires, ce matin?

PÉTREMOL. Oui, monseigneur, dix ordonnances et trois requêtes.

GUISE. Que ne commençons-nous en attendant sa majesté? Êtes-vous de mon avis, messieurs?

DE GONDY. Certainement, monseigneur.

DE GUISE. Je prierai donc monsieur de Marillac de nous donner lecture de la première ordonnance.

MARILLAC. Voici, monseigneur ; elle a rapport à la tenue des registres de messieurs les receveurs de la gabelle. (Il lit.....) Nous, Henri, par la grace de Dieu, roi de France et de Pologne..... (La porte de la chambre du roi s'ouvre : entre Révol.)

RÉVOL (s'approchant de Guise). Monseigneur, sa majesté vous prie de venir lui parler.

GUISE. Le Roi me demande ?....

RÉVOL. Oui, monsieur ; il vous attend dans son vieux cabinet....

GUISE. J'y vais, monsieur.

(Grand silence dans toute la salle, les conseillers se regardent les uns les autres d'un air mystérieux. Quand Révol est rentré, Guise se lève, cherche pendant un moment ses gants, qui sont dans sa main, puis laisse tomber à terre son mouchoir et met le pied dessus comme par mégarde.)

MARILLAC (ramassant le mouchoir). Ah ! monseigneur, il ne peut plus vous servir !....

GUISE. C'est vrai.... Cela me fâche.... J'en voudrais bien un autre.

SAINT-PRIX. A l'instant, monseigneur. (il sort.)

GUISE. C'est un contre-temps : le roi m'attend..... (il met quelques prunes dans son drageoir et répand le reste sur la table.) Messieurs, qui en veut se lève ; (après un moment de silence) je croyais que monsieur Saint-Prix serait plus tôt de retour. (Il met son manteau tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre ; enfin après deux ou trois minutes d'hésitation, il dit) : Décidément, monsieur Saint-Prix ne revient pas..... On ne peut pas faire attendre le roi si long-temps ! adieu, messieurs. (Le cardinal et d'Espignac lui répondent de la main ; il s'avance d'un pas ferme vers la porte ; l'huissier l'ouvre, et aussitôt qu'il est passé la referme.)

RAMBOUILLET. Monsieur de Marillac, nous sommes à vous ; continuez votre lecture.

MARILLAC. « Article premier. A partir de la Pâques prochaine.....

LE CARDINAL (l'interrompant). Pardon, monsieur, laissez-nous écouter.....

D'ESPIGNAC. Quel bruit! (On entend quelques cris et un grand trépignement de pieds dans la chambre du roi.)

LE CARDINAL (se levant si brusquement qu'il renverse son siège). Dieu! c'est mon frère que l'on tue!

D'ESPIGNAC. Tout est perdu! (Il s'élance vers la porte et l'ouvre précipitamment: on entend le duc crier d'une voix étouffée: Eh! mes amis! trahison! mes amis! mes amis!....)

LE CARDINAL (accourant). Nous voici, nous voici... Entrons, d'Espignac.

D'AUMONT (fermant brusquement la porte et tirant son épée).... Ne bougez pas, messieurs, qui ne veut mourir ne bouge!... (il saisit le cardinal par le bras.) Monsieur de Retz, aidez-moi. (Le maréchal de Retz tire l'épée et arrête d'Espignac. D'Aumont retenant le cardinal:) Ne vous débattez pas, monsieur le cardinal, le roi a affaire de vous.

LE CARDINAL (continuant à se débattre). Quoi! Maréchal, sans respect de mon sang, de ma robe!...

D'ESPIGNAC. Nos vies sont entre vos mains, messieurs, au nom du ciel!

LE CARDINAL. Infâme guet-à-pens!

D'AUMONT. Hola! A nous les Écossais!... (La porte s'ouvre; les archers entrent dans la salle en criant: *vive le roi*!)

LE CARDINAL. Mort et damnation, canaille! La mort, cel fois la mort à votre bête féroce!

D'ESPIGNAC (au cardinal). Modérez votre colère monseigneur, nous sommes entre leurs mains.

LE CARDINAL. Eh que m'importe? Qu'ils m'égorgent aussi, je ne demande pas mieux; mais laissez-moi maudire ce Judas sanguinaire, ce Satan incarné!... Qu'on me conduise devant lui; que je lui dise en face qu'il est un monstre, un tigre!. je me sens la force de le mettre en pièces. Mes ongles me serviront de poignard!... (Il tombe abattu dans un fauteuil).

RAMBOUILLET (bas au maréchal de Retz). Voilà des paroles qui pourront lui coûter cher.

LE CARDINAL (d'une voix pleine de sanglots). Mon pauvre frère !.....

D'AUMONT. Attendons les ordres du roi. (Les archers se rangent autour du cardinal et de d'Espignac. D'Aumont et de Retz, l'épée à la main, vont causer près de la cheminée avec les autres membres du conseil.)

L. VITET. (*Les états de Blois.*)

CROMWELL.

Olivier Cromwell est du nombre de ces personnages de l'histoire qui sont tout ensemble très célèbres et très peu connus. La plupart de ses biographes, et dans le nombre il en est qui sont historiens, ont laissé incomplète cette grande figure. Il semble qu'ils n'aient pas osé réunir tous les traits de ce bizarre et colossal prototype de la réforme religieuse, et de la révolution politique d'Angleterre : presque tous se sont bornés à reproduire sur des dimensions plus étendues, le simple et sinistre profil qu'en a tracé Bossuet, de son point de vue monarchique et catholique, de sa chaire d'évêque appuyée au trône de Louis XIV.

Comme tout le monde, l'auteur de ce livre s'en tenait là : le nom d'Olivier Cromwell ne réveillait en lui que l'idée sommaire d'un fanatique régicide, grand capitaine ; c'est en furetant la chronique, ce qu'il fait avec amour, c'est en fouillant au hazard les mémoires anglais du dix-septième siècle, qu'il fut frappé de voir se dérouler peu-à-peu devant ses yeux un Cromwell tout nouveau. Ce n'était plus seulement le Cromwell militaire ; le Cromwell politique de Bossuet ; c'était un être complexe, hétérogène, multiple, composé de tous les contraires, mêlé de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, plein de génie et de petitesses ; une sorte de

Tibère-Dandin, tyran de l'Europe et jouet de sa famille; vieux régicide humiliant les ambassadeurs de tous les rois, torturé par une jeune fille royaliste; austère et sombre dans ses mœurs, et entretenant quatre fous de cour autour de lui; faisant de méchans vers, sobre, simple, frugal et guindé sur l'étiquette; soldat grossier et politique délié; rompu aux arguties théologiques et s'y plaisant; orateur lourd, diffus, obscur, mais habile à parler le langage de tous ceux qu'il voulait séduire; hypocrite et fanatique; visionnaire dominé par les fantômes de son enfance, croyant aux astrologues et les proscrivant; défiant à l'excès, toujours menaçant, rarement sanguinaire; rigide observateur des prescriptions puritaines, perdant gravement plusieurs heures par jour à des bouffonneries; brusque et dédaigneux avec ses familiers, caressant avec les sectaires qu'il redoutait; trompant ses remords avec des subtilités, rusant avec sa conscience, intarissable en adresse, en pièges, en ressources; maîtrisant son imagination par son intelligence grotesque et sublime; enfin un de ces hommes *carrés par la base*, comme les appelait Napoléon, le type et le chef de tous ces hommes complets, dans sa langue exacte comme l'algèbre, colorée comme la poésie.

Celui qui écrit ceci en présence de ce rare et frappant ensemble, sentit que la silhouette passionnée de Bossuet ne lui suffisait plus : il se mit à tourner autour de cette haute figure, et il fut pris alors d'une ardente tentation de peindre le géant, sous toutes ses faces, sous tous ses aspects; la matière était riche. A côté de l'homme de guerre et de l'homme d'état il restait à crayonner le théologien, le pédant, le mauvais poète, le visionnaire, le bouffon, le père, le mari, l'homme protée, en un mot le Cromwell double, *homo et vir*.

Il y a surtout une époque dans sa vie où ce caractère singulier se développe sous toutes ses formes. Ce n'est pas, comme on le croirait au premier coup d'œil, celle du procès de Charles Ier, toute palpitante qu'elle est

d'un intérêt sombre et terrible; c'est le moment où l'ambitieux essaya de recueillir le fruit de cette mort, c'est l'instant où Cromwell arrivé à ce qui eût été pour quelqu'autre la sommité d'une fortune possible, maître de l'Angleterre, dont les mille factions se taisent sous ses pieds, maître de l'Ecosse dont il fait un pachalik, et de l'Irlande dont il fait un bagne, maître de l'Europe par ses flottes, par ses armées, par sa diplomatie, essaie enfin d'accomplir le premier rêve de son enfance, le dernier but de sa vie, de se faire faire roi. L'histoire n'a jamais caché plus haute leçon sous un drame plus haut: le protecteur se fait d'abord prier; l'auguste farce commence par des adresses de communautés, des adresses de villes, des adresses de comté; puis c'est un bill du parlement. Cromwell, auteur anonyme de la pièce, en veut paraître mécontent, on le voit avancer une main vers le sceptre et la retirer; il s'approche à pas obliques de ce trône dont il a balayé la dynastie. Enfin il se décide brusquement : par son ordre Westminster est pavoisé, l'estrade est dressée, la couronne est commandée à l'orfèvre; le jour de la cérémonie est fixé. Dénouement étrange! c'est ce jour-là même, devant le peuple, la milice, les communes, dans cette grande salle de Westminster, sur cette estrade dont il comptait descendre roi, que subitement, comme en sursaut, il semble se réveiller à l'aspect de la couronne, demande s'il rêve, ce que veut dire cette cérémonie, et dans un discours qui dure trois heures, refuse la dignité royale. Etait-ce que ses espions l'avaient averti de deux conspirations combinées de cavaliers et des puritains, qui devaient, profitant de sa faute, éclater le même jour? était-ce révolution produite en lui par le silence ou les murmures de ce peuple déconcerté de voir son régicide aboutir au trône? était-ce seulement sagacité du génie, instinct d'une ambition prudente quoique effrénée, qui sait combien un pas de plus change souvent la position et l'attitude d'un homme, et qui n'ose exposer son édifice plébéien au vent de l'impopularité? était-ce tout cela

à-la-fois? c'est ce que nul document contemporain n'éclaircit souverainement : tant mieux! la liberté du poète en est plus entière, et le drame gagne à ces latitudes que lui laisse l'histoire. On voit qu'ici il est immense et unique : c'est bien là l'heure décisive, la grande péripétie de la vie de Cromwell, c'est le moment où sa chimère lui échappe, où le présent lui tue l'avenir, ou pour employer une vulgarité énergique, sa destinée *rate*. Tout Cromwell est en jeu dans cette comédie qui se joue entre l'Angleterre et lui.

VICTOR HUGO. (*Préface de* CROMWELL.)

LA DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME.

Le peuple des villes avait secoué ses entraves, le peuple des campagnes voulait aussi secouer les siennes. Il refusait de payer les droits féodaux; il poursuivait ceux des seigneurs qui l'avaient opprimé, il incendiait les châteaux, il brûlait les titres de propriété, et avait exercé dans quelques pays des vengeances atroces. Un accident déplorable avait surtout excité cette effervescence universelle.

Le sieur de Mesmai, seigneur de Quincey, donnait une fête autour de son château. Tout le peuple des campagnes y était rassemblé et se livrait à la joie, lorsqu'un baril de poudre s'enflammant tout-à-coup produisit une explosion meurtrière. Cet accident, reconnu depuis pour un effet de l'imprudence et non de la trahison, fut imputé à crime au sieur de Mesmai. Le bruit s'en répandit bientôt, et provoqua partout les cruautés de ces paysans, endurcis par une vie misérable, et devenus cruels par de longues souffrances. Les ministres vinrent en corps faire à l'assemblée un ta-

bleau de l'état déplorable de la France, et lui demander les moyens de rétablir l'ordre. Ces désastres de tous genres s'étaient manifestés depuis le 14 juillet. Le mois d'août commençait, il devenait indispensable de rétablir l'action du gouvernement et des lois; mais pour le tenter avec succès, il fallait commencer la réformation de l'état par celle de nos anciennes institutions qui blessaient le plus vivement le peuple, et le disposait davantage à se soulever. Une partie de la nation soumise à l'autre, supportait une foule de droits appelés féodaux. Les uns, qualifiés utiles, obligeaient les paysans à des redevances ruineuses; les autres, qualifiés honorifiques, les soumettaient envers leurs seigneurs à des respects et à des services humilians. C'étaient là les restes barbares de la féodalité, et leur abolition était la dernière justice due au peuple. Ces priviléges, regardés comme des propriétés, appelés même de ce nom par le roi, dans la déclaration du 23 juin, ne pouvaient être abolis par une discussion. Il fallait, par un mouvement subit et inspiré, exciter les possesseurs à s'en dépouiller eux-mêmes.

L'assemblée discutait alors la fameuse déclaration des droits de l'homme. On avait d'abord agité s'il en serait fait une, et on avait décidé, le 4 août au matin, qu'elle serait faite et placée à la tête de la constitution. Dans la soirée du même jour, le comité fit son rapport sur les troubles et les moyens de les faire cesser. Le vicomte de Noailles et le duc d'Aiguillon, tous deux membres de la noblesse, montent alors à la tribune, et représentent que c'est peu d'employer la force pour ramener le peuple, qu'il faut détruire la cause de ses maux, et que l'agitation qui en est la suite sera bientôt calmée. S'expliquant enfin plus clairement, ils proposent d'abolir tous les droits vexatoires qui, sous le titre de droits féodaux, écrasent les campagnes. M. Leguen de Kerangal, propriétaire dans la Bretagne, se présente à la tribune, en habit de cultivateur, et fait un tableau effrayant du régime féodal. Aussitôt la gé-

nérosité excitée chez les uns, l'orgueil engagé chez les autres, amènent un désintéressement subit; chacun s'élance à la tribune pour abdiquer ses priviléges. La noblesse donne le premier exemple; le clergé, non moins empressé, se hâte de le suivre. Une espèce d'ivresse s'empare de l'assemblée. Mettant de côté une discussion inutile, et qui n'était certainement pas nécessaire pour démontrer la justice de pareils sacrifices, tous les ordres, toutes les classes, tous les possesseurs de prérogatives quelconques se hâtent de faire leurs renonciations. Après les députés des premiers ordres, ceux des communes viennent faire aussi leurs offrandes : ne pouvant immoler des priviléges personnels, ils offrent ceux des provinces et des villes; l'égalité des droits, rétablie entre les individus, l'est aussi entre toutes les parties du territoire. Quelques-uns offrent des pensions, et un membre du parlement, n'ayant rien à donner, promet son dévouement à la chose publique. Les marches du bureau sont couvertes de députés qui viennent déposer l'acte de leur renonciation. Dans le moment, on se contente d'énumérer les sacrifices, et on remet au jour suivant la rédaction des articles. L'entraînement était général; et au milieu de cet enthousiasme il était facile d'apercevoir que certains privilégiés peu sincères voulaient pousser les choses au pire. Tout était à craindre de l'effet de la nuit, et de l'impulsion donnée, lorsque Lally-Tolendal, apercevant le danger, fait passer un billet au président : « Il faut tout redouter, lui dit-il, de l'entraînement de l'assemblée, levez la séance. » Au même instant, un député s'élance vers lui, et, lui serrant la main avec émotion, lui dit : « Livrez-nous la sanction royale, et nous sommes amis. » Lally-Tolendal, sentant alors le besoin de rattacher la révolution au roi, propose de le proclamer restaurateur de la liberté française. La proposition est accueillie avec l'enthousiasme de la séance; un *te Deum* est décrété, et on se sépare enfin vers le milieu de la nuit.

On avait arrêté pendant cette nuit mémorable :

L'abolition de la qualité de serf;
La faculté de rembourser les droits seigneuriaux;
L'abolition des juridictions seigneuriales;
La suppression des droits exclusifs de chasse, de colombier, de garenne, etc., etc.;
Le rachat de la dîme;
L'égalité des impôts;
L'admission de tous les citoyens aux emplois civils et militaires;
L'abolition de la vénalité des offices;
La destruction de tous les priviléges de villes et provinces;
La réformation des jurandes;
La suppression des pensions obtenues sans titres.

Ces résolutions avaient été arrêtées sous forme générale, mais il restait à les rédiger en décrets; et c'est alors que, le premier élan de générosité étant passé, chacun étant revenu à ses penchans, les uns devaient chercher à étendre, les autres à resserrer les concessions obtenues. La discussion devint vive, et une résistance tardive et mal entendue fit évanouir toute reconnaissance.

THIERS. (*Histoire de la Révolution française.*)

SOUVENIRS DES ALPES.

(Du château de Chupres, 22 mai.)

A deux heures nous étions déja dans les bois, à la recherche des fraises : elles couvraient les pentes méridionales; plusieurs étaient à peine formées, mais un grand nombre avaient déjà les couleurs et le parfum de la maturité. La fraise est une des plus aimables productions naturelles : elle est abondante et salubre;

elle mûrit jusque sous les climats polaires; elle me paraît dans les fruits, ce qu'est la violette parmi les fleurs, suave, belle et simple. Son odeur se répand avec le léger souffle des airs; lorsqu'il s'introduit par intervalle sous la voûte des bois, pour agiter doucement les buissons épineux, et les lianes qui se soutiennent sur les troncs élevés, elle est entraînée dans les ombrages les plus épais avec la chaude haleine du sol où la fraise mûrit; elle vient s'y mêler à la fraîcheur humide, et semble s'exhaler des mousses et des ronces. Harmonies sauvages! vous êtes formées de ces contrastes.

Tandis que nous sentions à peine le mouvement de l'air dans la solitude couverte et sombre, un vent orageux passait librement sur la cime des sapins; leurs branches frémissaient d'un ton pittoresque en se courbant contre les branches qui les heurtaient. Quelquefois les hautes tiges se séparaient dans leur balancement; et l'on voyait alors leurs têtes pyramidales éclairées de toute la lumière du jour, et brûlées de ses feux, au-dessus des ombres de cette terre silencieuse où s'abreuvaient leurs racines.

Quand nos corbeilles furent remplies, nous quittâmes le bois, les uns gais, les autres contens. Nous allâmes par des sentiers étroits, à travers des prés fermés de haies, le long desquelles sont plantés des merisiers élevés, et de grands poiriers sauvages. Terre encore patriarcale, quand les hommes ne le sont plus!

. . . . . .

. . . . . .

Un ravin profond borde les bois du château; il est creusé dans des rocs très escarpés et très sauvages. Au haut de ces rocs, au fond du bois, il paraît que l'on a autrefois coupé des pierres: les angles que ce travail a laissés ont été arrondis par le temps; mais il en résulte une sorte d'enceinte, formant à-peu-près la moitié d'un hexagone, et dont la capacité est très-propre à recevoir commodément six ou huit personnes. Après avoir un

peu nivelé le fond de pierres, et avoir achevé le gradin destiné à servir de buffet, nous fîmes un siége circulaire avec de grosses branches recouvertes de feuilles. La table fut une planche posée sur des éclats de bois laissés par les ouvriers qui venaient de couper près de là quelques arpens de hêtres.

Tout cela fut préparé le matin. Le secret fut gardé, et nous conduisîmes nos hôtes, chargés de fraises, dans ce réduit sauvage qu'ils ne connaissaient pas. Les femmes parurent flattées de trouver les agrémens d'une simplicité délicate au milieu d'une scène de terreur Des branches de pin étaient allumées dans un angle du roc suspendu sur un précipice que les branches avancées des hêtres rendaient moins effrayant. Des cuillers de buis, faites à la manière du Koukisberg, des tasses d'une porcelaine élégante; des corbeilles de merises étaient placées sans ordre le long du gradin de pierre avec des assiétées de la crême épaisse des montagnes, et des jattes remplies de cette seconde crême, qui peut seule servir pour le café, et dont le goût d'amande, très légèrement parfumé, n'est guère connu que vers les Alpes. Des carafons contenaient une eau chargée de sucre préparée pour les fraises.

Le café n'était ni moulu ni grillé. Il faut laisser aux femmes ces sortes de soins, qu'elles aiment ordinairement à prendre elles-mêmes : elles sentent si bien qu'il faut préparer sa jouissance, et du moins en partie, devoir à soi ce que l'on veut posséder ! Un plaisir qui s'offre sans être un peu cherché par le désir, perd souvent de sa grâce; comme un bien trop attendu a laissé passer l'instant qui lui donnait du mérite.

Tout était préparé, tout paraissait prévu; mais quand on voulut faire le café, il se trouva que la chose la plus facile était celle qui nous manquait, il n'y avait pas d'eau. On se mit à réunir des cordes qui semblaient n'avoir eu d'autre destination que de lier les branches apportées pour nos siéges, et de courber celles qui nous donnaient de l'ombre : et non sans avoir cassé quelques

caraffes, on en remplit enfin deux de l'eau glaciale du torrent, trois cents pieds au-dessous de nous.

La réunion fut intime, et le rire sincère. Le temps était beau ; le vent mugissait dans cette longue enceinte d'une sombre profondeur où le torrent, tout blanc d'écume, roulait entre les rochers anguleux. Le K-hou-hou chantait dans les bois, et les bois plus élevés multipliaient tous ces sons austères : on entendait à une grande distance les grosses cloches des vaches qui montaient au Kousin-berg. L'odeur sauvage du sapin brûlé s'unissait à ces bruits montagnards : et au milieu des fruits simples, dans un asile désert, le café fumait sur une table d'amis.

Cependant les seuls d'entre nous qui jouirent de cet instant, furent ceux qui n'en sentaient pas l'harmonie morale. Triste faculté de penser à ce qui n'est point présent !.... Mais il n'est pas parmi nous deux cœurs semblables. La mystérieuse nature n'a point placé dans chaque homme le but de sa vie. Le vide et l'accablante vérité sont dans le cœur qui se cherche lui-même : l'illusion entraînante ne peut venir que de celui qu'on aime ; on ne sent pas la vanité des biens possédés par un autre ; et chacun se trompant ainsi, des cœurs amis deviennent vraiment heureux au milieu du néant de tous les biens directs.

Pour moi, je me mis à rêver au lieu d'avoir du plaisir. Cependant il me faut peu de choses, mais j'ai besoin que ce peu soit d'accord : les biens les plus séduisans ne sauraient m'attacher, si j'y découvre de la discordance ; et la plus faible jouissance que rien ne flétrit, suffit à tous mes désirs. C'est ce qui me rend la simplicité nécessaire ; elle seule est harmonique. Aujourd'hui le site était trop beau. Notre salle pittoresque, notre foyer rustique, un goûter de fruits et de crême, notre intimité momentanée, le chant de quelques oiseaux, et le vent qui à tout moment jetait dans nos tasses des feuilles de sapin, c'était assez : Mais le torrent dans l'ombre, et les bruits éloignés de la monta-

gne, c'était beaucoup trop; j'étais le seul qui entendît.

C'est dans les sons que la nature a placé la plus forte expression du caractère romantique : et c'est surtout au sens de l'ouïe que l'on peut rendre sensible, en peu de traits et d'une manière énergique, les lieux et les choses extraordinaires. Les odeurs occasionent des perceptions rapides et immenses, mais vagues: celles de la vue semblent intéresser davantage l'esprit que le cœur: on admire ce qu'on voit, mais on sent ce qu'on entend. La voix d'une femme aimée sera plus belle encore que ses traits: les sons que rendent des lieux sublimes feront une impression plus profonde et plus durable que leurs formes. Je n'ai point vu de tableau des Alpes qui me les rendît présentes, comme le peut faire un air vraiment alpestre.

Le *ranz des vaches* ne rappelle pas seulement des souvenirs, il peint : je sais que Rousseau a dit le contraire, mais je crois qu'il s'est trompé. Cet effet n'est point imaginaire: Il est arrivé que deux personnes parcourant séparément les planches des *tableaux pittoresques de la Suisse,* ont dit toutes deux, à la vue du Grimsel : voilà où il faut entendre le ranz des vaches. Mais je crois que s'il est exprimé d'une manière plus juste que savante ; si celui qui le joue le sent bien, les premiers sons vous placent dans les hautes vallées, près des rocs nus et d'un gris roussâtre, sous le ciel froid, sous le soleil ardent. On est sur la croupe des sommets arrondis et couverts de pâturages. On se pénètre de la lenteur des choses, et de la grandeur des lieux ; on y trouve la marche tranquille des vaches, et le mouvement mesuré de leurs grosses cloches, près des nuages, dans l'étendue doucement inclinée, depuis la crête des granits inébranlables jusqu'aux granits ruinés des ravins neigeux. Les vents frémissent d'une manière austère dans les mélèses éloignés : on discerne le roulement du torrent caché dans les précipices qu'il s'est creusés durant de longs siècles. A ces bruits solitaires

dans l'espace, succèdent les accens hâtés et pesans de Kühéren (1), expression nomade d'un plaisir sans gaîté, d'une joie des montagnes. Les chants cessent ; l'homme s'éloigne ; les cloches ont passé les mélèses : on n'entend plus que le choc des cailloux roulans, et la chûte interrompue des marbres que le torrent pousse vers les vallées. Le vent apporte ou recule ces sons alpestres ; et quand il les perd tout paraît froid, immobile et mort. C'est le domaine de l'homme qui n'a pas d'empressement : il sort du toit, bas et large, que de lourdes pierres assurent contre les tempêtes. Si le soleil est brûlant, si le vent est fort, si le tonnerre roule sous ses pieds, il ne le sait pas. Il marche du côté où les vaches doivent être, elles y sont ; il les appelle, elles se rassemblent, elles se rapprochent successivement; et il retourne avec la même lenteur chargé de ce lait destiné aux plaines qu'il ne connaîtra pas. Les vaches s'arrêtent, elles ruminent; il n'y a plus de mouvement visible, il n'y a plus d'hommes. L'air est froid, le vent a cessé avec la lumière du soir; il ne reste que la lueur des neiges antiques, et la chute des eaux, dont le bruissement sauvage, en s'élevant des abîmes, semble ajouter à la permanence silencieuse des hautes cîmes, et des glaciers, et de la nuit.

SENANCOUR (Obermann.)

(1) *Küher* en allemand; *Armaïlli* en roman, homme qui conduit les vaches aux montagnes.

Bibliothèque populaire

OU

L'INSTRUCTION

MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES.

PAR MM. ARAGO, AUBERT DE VITRY, ALEX. BARBIÉ DU BOCAGE, E. DE BASSANO, BOBLAYE, BURETTE, CHARDIN, J. P. DE BÉRANGER, S. BÉRARD, L. BERGERON, F. BOISSARD, ALEX. DE LA BORDE, H. BOULAY DE LA MEURTHE, BORY DE SAINT-VINCENT, BRESCHET, BRIERRE DE BOISMONT, BUCHON, CHANUT, F. CUVIER, P. J. DAVID, DARCET, DARTHENAY, E. DUCHATELET, FAZY, FERDINAND DENIS, DEGÉRANDO, DROUINEAU, CH. DUPIN, FRANÇAIS DE NANTES, GALLE, GASC, GAY-LUSSAC, GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, HUZARD, JOMARD, DE JOUY, ADRIEN ET LAURENT DE JUSSIEU, LAS-CASES, DOMINIQUE ET VICTOR LENOIR, FRANCISQUE MICHEL, DE MIRBEL, ORFILA, LOUIS ET PAULIN PARIS, VAL. PARISOT, LISTER, PIROLLE, DE PRONY, RÉAL, SAINTE-BEUVE, VILLERMÉ,

ET

AJASSON DE GRANDSAGNE,

CHARGÉ DE LA DIRECTION.

PARIS,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, n° 30.

1833.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

PRIX

POUR PARIS

(*expressément au comptant*) :

40 f.	» c.	la collection complète (121 vol.),	pap. ord.
2	»	la livraison (6 vol.),	id.
»	35	chaq. vol. pris séparément,	id.
45	»	la collection complète,	pap. vél.
2	25	la livraison,	id.
»	40	chaq. vol. pris séparément,	id.

POUR LES DÉPARTEMENTS.

Les frais de transport, par la diligence ou le roulage, restant à la charge des demandeurs,

LES MÊMES PRIX QU'A PARIS

(*payables d'avance en mandats de poste ou en effets de commerce*).

(**La collection pèse 12 livres.**)

OU FRANCO PAR LA POSTE

(*conformément au tarif de l'administration des postes*) :

15 f. » c. de plus pour chaq. collection complète.
» 75 de plus pour chaque livraison.

S'adresser, pour la Souscription, à l'AGENT COMPTABLE de la BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE, rue et place Saint-André-des-Arts, 30.

LES LETTRES ET ENVOIS DOIVENT ÊTRE AFFRANCHIS.

NOTA. Les volumes épuisés ayant été réimprimés, on peut livrer des Collections complètes à tous ceux de MM. les Souscripteurs qui le désireront.

[illegible], N° 24.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 858 919 2